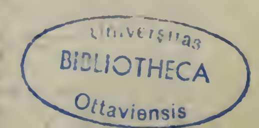




EX-LIBRIS

François CARLIN



[L]es remarques du P. Varaseur [s]ont devenues rares.
Le Premier President de Lamoignon qui aimoit et estimoit le P. Rapin acheta du Libraire les exemplaires de ces remarques, ensorte qu'il en est resté fort peu. Bibl. critique de [Sa]injore (Rich. Simon) T. 1. p. 144.

[C]'est ce même P. Varaseur qui n'ayant [t]rouvé qu'une faute (d'impression) ou quatre dans [un] de ses ouvrages consulta pour savoir [s'il] falloit mettre errata ou erratum. [Le] P. Sirmond lui dit: donnés le moi, [j'en] trouverai encore une, et on mettra [err]ata.

REMARQUES
SUR
LES NOUVELLES
REFLEXIONS
TOUCHANT
LA POETIQUE.

Le R. P. Vauasseur Jesuit est auteur de ces remarqu et le R. Rapin de mesme ... autheur des reflexions.

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE,
au Palais, au ſecond pillier de la grande Salle, au grand Ceſar.

M. DC. LXXV.

Avec Privilege du Roy.

1675



REMARQUES
SUR
LES NOUVELLES REFLEXIONS
TOUCHANT
LA POETIQUE en general.

Dans l'avertissement qui est devant les reflexions.



COMME ces Reflexions peuvent choquer ceux qui n'ont pas de genie, ausquels elles seront incommodes, je m'attends d'apprendre d'eux les endroits où je me seray mépris.

REMARQUE.

Puiſque l'auteur des Reflexions veut apprendre de nous autres, qui n'avons point de genie, les endroits où il s'eſt mépris ; il faut le ſatisfaire du mieux qu'on pourra : & puis qu'il aſſûre qu'on trouve par tout des gens, qui par charité ou par mauvaiſe humeur ſont toûjours preſts à donner des avis ; il eſt bon de le faire dire vray, luy qui s'eſt trompé ſi ſouvent, & qui a dit faux en tant de differentes manieres.

PREMIERE REFLEXION.

La poëſie eſt de tous les arts le plus parfait.

REMARQUE.

Je m'aſſûre que l'auteur reflexif eſt encore à ſçavoir, que la poëſie de ſon chef ne tient pas

rang parmy les ſept arts liberaux, mais ſeulement par le rapport qu'elle peut avoir, ſoit à la grammaire, comme le dit Iſidorus dans ſes origines ; ſoit à la muſique, comme le pretend, & peut-être avec plus de raiſon, Martianus Capella, dans ſa philologie.

REFLEXION.

Pour réüſſir en poëſie, il faut tout ſçavoir.

REMARQUE.

Eſt-il vray ? Pour être poëte il faut tout ſçavoir ? Mais pourtant le Reflexif anonyme nous apprendra bien-toſt par ſa ſixiéme reflexion, que Racan êtoit poëte, & qu'il ne ſçauoit rien. Quant à ce qu'il avance, que c'eſt de la profeſſion du poëte de ne rien ignorer ; Vitruve qui demande le même avantage pour ceux

de ſon métier, me paroiſt un peu plus raiſonnable & plus judicieux que luy. D'abord ce grand architecte ſemble vouloir dire, que pour devenir maître en l'art de baſtir, il faut tout ſçavoir. Mais enfin il s'explique: & nous comprenons de ſon diſcours qu'il n'eſt pas neceſſaire, pour ſçavoir faire un baſtiment, de tout ſçavoir: mais qu'il eſt bon de ſcavoir un peu de tout. Il en eſt de même de l'orateur. Il faut, dit Antonius dans Ciceron, que l'orateur ſçache à fonds l'art de l'éloquence, mais il ſuffit qu'il ſoit ſuperficiellement imbu des autres arts. Le poëte ne doit donc pas tout ſçavoir: mais il doit ſçavoir de tout.

II. REFLEXION.

Lucain languit ſouvent dans ſon Poëme de la guerre de Pharſale, faute de genie.

REMARQUE.

Attendez tant ſoit peu : Lucain aura bien-toſt du genie, il ne ſera plus languiſſant. Voyez la page 159. Lucain eſt grand & élevé. Et à la marge du même endroit : *Lucani mens effrenis, ſui impos, immodico rapta calore.*

REFLEXION.

Ovide s'égare quelquefois dans ſes metamorphoſes faute de jugement.

REMARQUE

Ovide manque de jugement dans ſes metamorphoſes ? Cela eſt fâcheux. Car il a du genie, à ce que vous dites, il a de l'art & du deſſein, meſme dans ſes metamorphoſes. Mais je penſe pouvoir raiſonnablement l'excuſer : puiſque ſes metamorphoſes

ne ſont qu'un eſſay de jeuneſſe, qu'il n'a jamais revû, qu'il deſavoüe, & qu'il ne reconnoiſt preſque pas pour ſien; n'y ayant point mis la derniere main, ny ſon principal caractere. Apres tout, il a dequoy ſe conſoler dans les reflexions de l'anonyme, ayant Lucain pour compagnon de ſa diſgrace & de ſon defaut. Liſez à la page 159. ce qui s'y voit touchant ce poëte: Lucain eſt peu judicieux.

III. REFLEXION.

Le genie de la guerre & des affaires n'a rien qui approche des grandes qualitez, que la vraye poëſie demande.

REMARQUE,

Quoy? Un general d'armée pour gagner des batailles, un miniſtre d'eſtat pour faire une

paix generale, n'ont pas beſoin d'une ſi grande élevation d'eſprit, ny d'un ſi fort genie, qu'un petit faiſeur de vers, pour donner au public deux ou trois odes, & deux ou trois eclogues?

IV. REFLEXION.

Les legiſlateurs ont pris dans les poëmes d'Homere le premier plan des loix qu'ils ont données aux hommes.

REMARQUE.

Apparemment Moyſe qui fut un des premiers legiſlateurs du monde, & qui precedoit Homere de plus de cinq cens ans, n'a rien pris de luy. Si les cantiques de ce legiſlateur ſont admirables, comme ils le ſont en effet; ce n'eſt donc pas qu'ils ayent été compoſez ſur le modele de l'Iliade, ny ſur celuy de l'Odyſſée, ou

que Moyse ait rien emprunté des hymnes de ce poëte: dans les écrits duquel neanmoins, se seront formez tous les grands personnages de l'antiquité. Mais vous, Monsieur, qui nous venez de dire, qu'Homere est le maître universel de tous les legislateurs, & qui nous dites incontinent apres, que c'est sur ce grand original, que Platon est devenu philosophe, sçavez vous bien que Platon dit le contraire en termes exprés? Ecoutez les reproches qu'il fait à Homere. Dites nous, quelle ville a profité de vos préceptes pour un meilleur gouvernement de ses habitans: comme nous voyons que la discipline de Lycurge a reglé les Lacedemoniens? Quel peuple vous reconnoist pour son legislateur, & publie hautement vous estre obligé de la façon de sa conduite?

L'Italie & la Sicile tiennent leurs ſtatuts, & leurs couſtumes de Carondas. Pour nous autres Atheniens, nous avons receu de Solon le temperament des loix que nous gardons encore. Mais Homere quel eſt-il, & qui ſont les particuliers, qui ſe ſoient accommodez de ſes inſtructions, & de ſes conſeils ? Ny monarchie, ny republique, à ce que je penſe, ne ſe glorifiera jamais de luy devoir la fondation & l'établiſſement de ſes eſtats.

REFLEXION.

C'eſt ſur ce grand original que Platon eſt devenu philoſophe.

REMARQUE.

Parmy les poëtes que Platon a chaſſez de ſa republique en general, il a chaſſé Homere nommement & le premier de tous. Ne

voila pas un maître bien recompensé, & un disciple fort reconnoissant? Il est vray que Platon declare ouvertement qu'il a toûjours aimé & respecté Homere: mais qu'il aime & respecte encore plus la verité. Voulant dire par-là, qu'il n'a pas appris la verité d'Homere.

V. REFLEXION.

Platon avoit entrepris de décrier la poësie, n'ayant pû y reüssir.

REMARQUE.

D'où est-ce que l'anonyme peut avoir appris, que Platon n'a pû reüssir en poësie? Car si jamais ce philosophe ne s'est meslé de faire des vers, ainsi que quelques-uns le veulent faire croire; comment sçait-on qu'il n'a pû y reüssir? Et s'il est au-

teur de beaucoup d'epigrammes que luy attribuë Diogene Laerce; où trouvera-t'on plus de naïveté & plus de delicatesse dans un si petit nombre de vers, que dans ces epigrammes ? C'est donc une grande hardiesse à deviner & à s'être avancé de la sorte, sans pouvoir produire la moindre marque, ny le moindre témoignage du monde, pour preuve de ce qu'on a dit. Mais n'y a-t'il pas encore plus de temerité, quand un chacun peut aisément s'instruire du contraire ? Ciceron estime que la prose même de Platon tient beaucoup du vers: *Platonis locutio potius poema putandum, quam comicorum poetarum.* Aulu-gelle & Macrobe nous vantent jusqu'à de simples distiques qui nous restent de la façon de ce grand homme. Mais j'ay tort de m'amuser à vouloir montrer au reflexif, que Platon

a reüssi en poësie. Car il en est tout persuadé : puis qu'il dit l'un & l'autre également. Il n'y a pas reüssi : vous le venez d'entendre. Il y a reüssi : écoutez ce qu'il dit dans la page 246. Nous trouvons toutes ces manieres de delicatesse de vers dans quelques-uns des anciens, comme dans le Socrate de Platon.

REFLEXION.

Aristote a reconnu quelque chose de divin dans le caractere du poëte, mais il n'y reconnoist rien de furieux. εὐφυοῦς ἡ ποιητικὴ ἐστὶν, οὐ μανικοῦ.

REMARQUE.

Il n'y a que deux fautes en ce passage d'Aristote : l'une, que le premier mot en est mal traduit : l'autre, que le penultiéme est falsifié. Ευφυοῦς ne veut pas dire que

le caractere du poëte demande rien de divin, mais qu'il luy faut de l'eſprit & du naturel. La falſification de la fin du paſſage ſe trouve en la particule negative, οὐ, au lieu qu'il doit y avoir, ἢ, qui eſt une particule disjonctive. Et de là nous voyons que le ſens du texte eſt gâté & entierement corrompu, ſoit par mégarde & par une groſſiere mépriſe, ſoit à deſſein & par un artifice trompeur. Le veritable texte d'Ariſtote dans les éditions Grecques porte, εὐφυοῦς ἡ ποιητική ἐστιν, ἢ μανικοῦ. Et les verſions des traducteurs, quoyque differentes en pluſieurs endroits; conviennent en celuicy : *Ingenioſi poëtica eſt aut furioſi.* La poëſie eſt l'ouvrage d'un homme d'excellent eſprit ou d'un furieux. Mais quand tous les livres auroient manqué, & que tous les interpretes nous ſeroient con-

traires ; le diſcours ſuivant d'Ariſtote, & la raiſon qu'il allegue, nous obligeroient à faire ce changement d'une lettre, tel que nous venons de le faire. τούτων γάρ οἱ μὲν εὔπλαστοι, οἱ δ' ἐκστατικοί εἰσιν. Comme ſi Ariſtote vouloit dire: Il faut pour eſtre poëte qu'on ſoit ou beaucoup ſpirituel, ou bien emporté & comme furieux. Car les inſpirez ſont ceux qui tombent aisément en extaſe, & les ſpirituels ſont tout propres à feindre, ainſi que les extaſiés & des perſonnes hors d'elles-mémes.

VI. REFLEXION.

On peut devenir orateur ſans avoir de naturel à l'eloquence ; parce que l'art peut ſuppléer au défaut de la nature.

REMARQUE.

Cela eſt directement opposé à ce

qu'enſeignent les deux maîtres de l'eloquence. Ciceron 1. de or. 113. *Hæc inſeri & donari ab arte non poſſunt omnia. ſunt enim dona naturæ.* Quintilien procem. inſt. *Illud in primis teſtandum eſt, nihil præcepta & artes valere, niſi adjuvante natura.*

REFLEXION.

Racan eut bien des concurrens & peu de ſemblables.

REMARQUE.

Ceux qui auront en nos jours connu Malherbe & Racan, c'eſt à dire le maiſtre & le diſciple, & qui ſçavent le merite de l'un par-deſſus l'autre, ſeront bien étonnés quand ils n'y reconnoiſtront plus rien dans les reflexions de l'anonyme. Racan, dit-il, eut bien des concurrens & peu de ſemblables. Il paroiſt poëte juſques dans les plus petites choſes. Malherbe

commença le premier à joindre la pureté au grand ſtile : mais il ne put porter cette maniere juſques dans ſa perfection. Il y a bien de la proſe dans ſes vers : & par l'envie qu'il a d'eſtre trop ſage, il eſt ſouvent froid.

REFLEXION.

Ce ne fut qu'en tremblant que Virgile s'aviſa d'aller pendant la nuit afficher à la porte du palais d'Auguſte ces deux vers, qui donnerent tant d'admiration à toute la ville de Rome.

REMARQUE.

A la verité cela eſt un peu poëtique en proſe, de s'imaginer que Virgile affichant tres-innocemment un diſtique à la porte d'un palais & méme à la loüange du maiſtre qui y demeuroit, eut ſi grand peur qu'il en tremblaſt.

Mais

Mais cette circonſtance feinte à plaiſir eſtoit neceſſaire, puiſqu'elle ſeule fait toute la preuve de la modeſtie, que doivent avoir les poëtes.

REFLEXION.

Il n'y a rien de plus incommode qu'un poëte enteſté de ſon merite : il en fatigue tout le monde, en prônant éternellement ſes ouvrages.

REMARQUE.

Vous avez raiſon de dire qu'il n'y a rien de plus incommode qu'un Poëte qui ſe vante ſans ceſſe : je l'avoüe. Mais ce n'eſt pas ce que ſignifie le vers que vous avez mis à côté de vôtre 13. page : *Sæcli incommoda, peſſimi poetæ.* Catulle veut dire que les méchans poëtes ſont l'incommodité de leur ſiecle, ſans méme qu'ils

ſoient enteſtés de leur merite & ſans qu'ils prônent éternellemeut leurs ouvrages. En effet il s'en trouvera qui aimeront mieux un poëte vanteur qu'un méchant poëte. Car enfin qu'un poëte ſe glorifie de ſes beaux vers, nous en croirons ce qui nous plaira & nous en profiterons, ou nous nous divertirons du reſte, en l'écoutant. Qu'un poëte faſſe de méchants vers, il faudra le ſouffrir, quoyqu'il nous déplaiſe, ſans que nous tirions aucun fruit de ſon ouvrage.

VII. REFLEXION.

C'eſt le ſentiment d'Horace, que la poëſie doit plaire & qu'elle doit eſtre utile. *Et prodeſſe volunt, & delectare poetæ.*

REMARQUE.

Horace ſe contente de l'une de

ces deux choſes : *Aut prodeſſe volunt, aut delectare poetæ.* Pourquoy voulez-vous luy faire dire faux, pour vous ſervir de témoin ? Que s'il ajoûte, *Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ* : vous voyez bien qu'il laiſſe encore toute liberté au poëte, de vouloir plaire & de vouloir profiter conjointement, ou de n'avoir pour but que l'une ou l'autre de ces fins.

IX. REFLEXION.

Ce ne ſont que les poëtes impurs & diſſolus que Platon bannit de ſa republique.

REMARQUE.

Vous le dites, Monſieur l'anonyme. Et moy je ſoûtiens que d'autres raiſons encore ont pouſſé Platon à ne vouloir ſouffrir les poëtes dans ſa republique, ſur leſquelles raiſons il appuye da-

vantage. Premierement, c'eſt à cauſe de leur impieté en fait de religion. Secondement, c'eſt parce qu'ils donnent ſouvent de tres-méchans preceptes & fort contraires à la veritable morale. En troiſiéme lieu, parce qu'ils apportent beaucoup de troubles & de deſordres dans les eſprits, excitant par la moleſſe, ou par la vehemence de leurs diſcours, de leurs meſures, & de leurs nombres, les paſſions de deſir & de crainte, de douleur & de plaiſir, de haine & d'amour, & toutes les autres. Où vous remarquerez, que Platon n'a pas fait un chef particulier d'accuſation contre les poëtes, de ce qu'ils ſe montrent peu honneſtes en leurs vers: mais qu'il comprend ce défaut particulier, dans un reproche general qu'il leur fait, de corrompre les mœurs de la jeuneſſe en plu-

ſieurs manieres. Donnez-vous le loiſir de lire le troiſiéme & dixiéme livre de la republique de Platon : & vous ſerez par vous-méme deſabuſé.

REFLEXION.

Homere n'a jamais dit d'impietés ny d'ordures.

REMARQUE.

A l'égard des impietés, voyez dans Diogene Laërce la vie de Pythagore : vous trouverez que ce philoſophe étant deſcẽdu aux Enfers, apperceut, entre les autres ſpectacles qui luy firent horreur, l'âme d'Heſiode attachée à une colomne avec des chaiſnes d'airain; celle d'Homere pendue à un arbre & toute environnée de ſerpens : ces deux poëtes punis de la ſorte, pour avoir inventé & publié dans leurs écrits des fauſ-

ſetés prophanes & des impoſtures infames, contre le reſpect & la veneration qu'ils devoient à leurs Dieux. Vous me ſerez auſſi témoin, s'il vous plaiſt, des impietés & des profanations d'Homere; puiſque vous avoüez dans vôtre vingt-cinquiéme reflexion qu'il en faut demeurer d'accord. On doit, dites-vous, convenir qu'Homere n'a traitté ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition. Longin ne peut ſouffrir ces bleſſures, ces adulteres, ces haines, & toutes ces foibleſſes, auſquelles il aſſujettit les Dieux contre leur caractere. Pour ce qui eſt de ſçavoir ſi Homere a jamais dit d'ordures; vous, Monſieur, qui nous diſiez tout maintenant que ce ne ſont que les poëtes impurs & diſſolus que Platon bannit de ſa republique, avez-vous oublié d'ailleurs que

Platon a banni Homere, & qu'enſuite il doit l'avoir banni pour les impuretés de ſa poëſie: puiſque c'eſt, à vôtre ſens, l'unique ſujet de la rigueur, que tient ce phiſophe aux poëtes? Mais je n'ay pas raiſon de vous tant preſſer. Et pourquoy vous donner la peine de vous dédire ſi ſouvent? N'eſt ce pas aſſez que Platon, apres s'être plaint hautement de la corruption que cauſent les poëtes dans la religion & dans l'état, ajoûte en particulier les deshonneſtetés d'Homere? Je ne vous renvoye point à ſes écrits en general: je prétends vous ſpecifier l'endroit, & vous en marquer du moins le commencement: afin que vous ne doutiez point que Platon dans ſes dialogues n'ait parlétout autrement d'Homere que vous n'en parlez à preſent, dans vôtre neuviéme reflexion.

C'eſt au livre troiſiéme de ſa republique qu'il s'explique en ces termes : Δοκεῖ σοι ἐπιτήδειον εἶναι πρὸς ἐγκράτειαν, ἑαυτῷ ἀκούειν νέῳ. Δία καθευδόντων τῶν ἄλλων θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων. Penſez-vous, dit-il, que cela ſoit fort propre à un jeune homme, pour luy apprendre la continence, de lire dans Homere ou les continuelles débauches de Jupiter, ou l'infame commerce de Mars & de Venus, qui furent ſurpris enſemble, ou beaucoup d'autres abominations ſemblables ?

REFLEXION.

Virgile n'a jamais dit d'impuretés ny d'ordures.

REMARQUE.

Si les fables d'Homere ſont injurieuſes aux Dieux ; parce qu'il les fait ſujets à mille deſordres ; il

n'y

n'y a pas à douter que Virgile ne ſoit auſſi coupable du méme crime que l'eſt ce poëte dans ſes fictions les plus indecentes ; dautant que Virgile les ſuppoſe toutes, qu'il parle de pluſieurs, & qu'enfin il en ajoûte de nouvelles. Pour ce qui eſt de la pudeur & de l'honneſteté qu'il garde dans tous ſes vers, à ce que vous dites ; en verité, Monſieur le reflexif, nous ſommes extrémement bons, vous & moy, ſi nous croions, ce que le vulgaire ſe perſuade, qu'il n'y a rien de mal-honneſte dans Virgile. Je ſçay que l'auteur de ſa vie nous préconiſe ſa modeſtie & ſa continence : mais certes cét extravagant a bonne grace de nous venir faire ce conte, immediatement apres qu'il nous l'a repreſenté comme un débordé dans le plus grand crime qui puiſſe eſtre. D'ailleurs, il ne s'agit

pas icy de la vie & des mœurs de Virgile : mais on pretend ſçavoir s'il n'y a point d'impuretez & d'ordures dans ſes eglogues, dans ſes géorgiques, & dans ſon Eneïde. Pour moy je ſuis tres-aiſe que la jeuneſſe n'y penſe point de mal, & qu'elle paſſe par deſſus, ſans penetrer juſqu'au poiſon qui peut eſtre caché au dedans ſeulement. Je me doute que les intelligens n'en trouveront que trop, pour ne pas parler ſi inconſidérement que le réflexif, qui exempte ce poëte de toute impieté & de toute ordure.

X. REFLEXION.

La tragedie repreſente Egiſte dans l'Electre de Sophocle puny, aprés avoir joüy de ſon crime l'eſpace de dix ans.

REMARQUE.

Que voulez-vous dire par vos dix ans d'impunité dans le crime? je m'aſſure que c'eſt le temps durant lequel Agamemnon, un des chefs de l'armée des Grecs, commandoit au ſiege de Troye, & qu'Egiſte en ſon abſence mettoit le deſordre dans ſa maiſon, & le deshonneur dans toute ſa race. Mais ne comptez-vous pour rien dix ou douze autres années, qu'Oreſte eſtoit demeuré caché parmi les Phocéens, devant qu'il ſe vangeât du meurtre commis en la perſonne de ſon pere? Si vous liſez l'argument en Grec de l'Electre de Sophocle, & ſi vous l'entendez comme il faut; il vous dira qu'Oreſte avoit vint ans, quand il tua Egiſte. Que ſi vous aimez autant vous en tenir au traducteur; quoy qu'il ait mal

compris le Grec ; vous trouverez vint ans aprés la mort du pere, & dix environ devant qu'il mourust. D'où l'on pourroit conclure qu'au lieu de vos dix ans, Egiste seroit bien demeuré impuni l'espace de trente ans, & que ce méchant homme auroit toujours continué pendant ce temps-là de jouïr de son crime.

XIII. REFLEXION.

Par la comparaison que fait Longin d'Apollonius, & d'Homere, il paroist que l'avantage du genie est toujours preferable à celuy de l'art.

REMARQUE.

Lisez la 29. & la 30 section de Longin, & vous verrez qu'on ne traite point en ces deux endroits cette question, si le genie est preferable à l'art: mais si un excellent

ouvrage, ſoit en proſe ſoit en vers, quoy qu'il y ait des fautes, n'eſt pas à preferer à un mediocre, qui n'en auroit point. L'on demande auſſi lequel des deux vaut le mieux dans une production d'eſprit, ou la grandeur & l'élevation, ou le nombre & la multitude des belles choſes.

XIV. REFLEXION.

Demetrius le Phaleréen dit qu'Archiloque n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au poëme heroïque, qu'avoit Homere. Anacreon qui avoit une delicateſſe d'eſprit admirable, n'avoit pas d'élevation.

REMARQUE.

Denis d'Halicarnaſſe, qui eſt le veritable auteur du livre de l'élocution, nous apprend dés le commencement de ſon ouvrage,

qu'il faut dans un diſcours que la periode ait ſa juſteſſe & ſon tour reglé, qu'elle ne ſoit ny trop libre ny trop contrainte, ny trop reſſerrée ny trop étenduë : mais qu'on ait égard au ſujet qui ſe traite; qu'il y auroit de l'indecence à vouloir compoſer l'Iliade, comme feroit Anacreon en ſes petits vers, ou comme Archiloque en quelques-uns qu'il a faits, qui ſont courts, d'un ſens rompu & entrecoupé. Les exemples de vers qu'apporte voſtre Demetrius de ces deux poëtes, montrent évidemment ce que je dis. Et nous ſçavons auſſi de Longin touchant Archiloque, que c'eſtoit par ſa grandeur & par ſon élevation, qu'il ſurpaſſoit infiniment Eratoſthene, & qu'il eſtoit grand imitateur d'Homere. Apres cela où eſt cette grandeur d'ame propre au poëme épique, qu'Archiloque

n'a pas? où eſt cette élevation d'eſprit, qui manque à la delicateſſe admirable d'Anacreon ? Il n'y a rien de tout cecy. Du moins le faux Demetrius n'en parle point, & ne doit pas meſme y avoir penſé, au ſujet qu'il a entrepris de prouver.

REFLEXION.

Properce avouë luy-meſme qu'il n'eſtoit pas propre à chanter les guerres d'Auguſte. Horace eut peut eſtre eſté capable d'un grand poëme, ſi ſon inclination ne l'euſt borné au vers lyrique.

REMARQUE.

Horace a tenu le meſme langage, dans ſes ſatyres, dans ſes épitres, & dans ſes odes. Pourquoy donc ne point parler de luy de la meſme façon ? Pourquoy dire que Properce par ſa propre con-

fession n'étoit pas capable d'un grand poëme ; & qu'Horace qui confesse la mesme chose, en auroit esté capable s'il l'avoit voulu : veu nommement que celui-cy nous fait entendre le contraire en termes tres-exprés.

Nec sermones ego mallem,
Repentes per humum , quam res componere gestas ,
Si quantum cuperem possem quoque. Sed neque parvum
Carmen majestas recipit tua : nec meus audet
Rem tentare pudor, quam vires ferre recusent.

Mais pour dire le vray , il n'en faut croire ny l'un ny l'autre. Horace s'abaisse , ou prend l'essort, comme il luy plaist. Properce est toujours plustrost élevé en l'air, qu'il ne marche à terre. De maniere que si vous mettez en vers heroïques, les odes d'Horace à

Auguſte, & les elegies de Properce ſur la ville de Rome, & ſur la bataille Actiaque ; peu s'en faudra qu'ils ne ſoient tous deux devenus poëtes epiques.

REFLEXION.

Fracaſtor qui réüſſit avec tant de ſuccés dans le poëme de ſa Syphilis, ne réüſſit pas de la meſme maniere dans le poëme epique ſur Joſeph, dont il nous eſt reſté un fragment : car ce poëme eſt d'un fort petit genie & d'un caractere tres-mediocre.

REMARQUE.

Quel moyen de pouvoir juger ; ſi Fracaſtor a réüſſi avec peu ou beaucoup de ſuccés dans un poëme, dont il ne nous eſt reſté qu'un fragment ? Mais quelle indiſcretion de condanner aiſément un ouvrage imparfait, comme eſtant

d'un fort petit genie & d'un caractere tres-médiocre, lors que l'auteur a réüßi admirablement ailleurs?

XVI. REFLEXION.

C'eſt un grand talent que de ne pas dire tout ce qu'on penſe. C'eſt un grand defaut, que de ne pouvoir finir, dont Apelle blâmoit ſi fort Protogene.

REMARQUE.

A la pareille, Monſieur l'anonyme : inſtruiſez moy d'une choſe, & je vous inſtruiray d'une autre; que vous n'ignorez pas à la verité entierement, mais que vous ne diſtinguez pas aſſez. Il y a une maniere de finir un ouvrage qui conſiſte à retrancher ce qui meſme ne devroit pas ſembler ſuperflu; à s'arreſter tout court, comme au milieu de ſon travail, le deſ-

ſein neanmoins eſtant achevé ; à laiſſer penſer aux autres ce qu'il faut, & ne pas exprimer tout ce qu'on penſe. C'eſt ainſi que Parrhaſius finiſſoit ſes tableaux, en faiſant toujours attendre quelque choſe au de-là de ce qu'il executoit : & la grande loüange que donnoient ceux de ſa profeſſion à ſa peinture, eſtoit que les derniers lineaments de ſes tableaux, & les figures des corps, qui en effet n'eſtoient pas achevez, donnoient plus à penſer qu'elles ne repreſentoient d'elles-meſmes, *Confeßione artificum*, dit Pline, *in lineis extremis palmam adeptus. Ambire enim debet ſe extremitas ipſa, & ſic deſinere, ut promittat alia poſt ſe, oſtendatque etiam quæ occultat.* Je vous demande maintenant, Monſieur, n'eſt-ce pas là ce que vous appelez ſçavoir finir ? Et n'eſt-ce pas le grand ta-

lent, dont vous parlez, qui n'eſt que des grands hommes, & des genies extraordinaires? Mais ſçachez qu'il y a une autre maniere de ſçavoir finir, que vous confondez avec celle-cy, & qui ne peut mieux ſe faire voir que par ſon contraire. C'eſt un trop grand ſoin, & une trop grande exactitude, qui gaſte plus qu'elle n'aide: c'eſt d'eſtre toujours apres ſon ouvrage, de n'avoir jamais fait, de ſe chicaner, pour ainſi dire, ſoy-meſme, enfin de vouloir mieux faire qu'on ne peut. Apelles ſe donnoit la gloire de pouvoir finir, quand il luy plaiſoit: ajoûtant au contraire que Protogene eſtoit bien à la verité ſon pareil, & que meſme il le ſurpaſſoit en quelque choſe; mais qu'il avoit ce deſavantage, qu'il ne pouvoit quitter le pinceau. Comme s'il euſt voulu donner cét excellent

precepte aux maiſtres de ſon art, & meſme à ceux de chaque profeſſion, que trop d'étude, de travail, & d'application, étoit ſouvent préjudiciable. *Et aliam gloriam Apelles uſurpavit, cum Protogenis opus immenſi laboris ac curæ ſupra modum anxiæ miraretur. Dixit enim omnia ſibi cum illo paria eſſe aut illi meliora: ſed uno ſe præſtare, quòd manum ille de tabula neſciret tollere: memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam.* C'eſt, Monſieur, de ces deux manieres de ſçavoir finir, qui ſont fort differentes, comme vous voyez, que vous n'en faites qu'une: quoyque Pline, dont vous vous ſervez, les diſtingue parfaitement.

XIX. REFLEXION.

Il n'y a que les grands genies, qui ſoient capables d'un grand

ſujet dans la poëſie.

REMARQUE.

Je n'entens parler dans les reflexions de noſtre anonyme, que de grand genie, de genies extraordinaires, de genie accompli, de parfaits genies, de grands hommes, de grandes ames, d'eſprits au deſſus du commun. Les Dames qui dans un entretien ordinaire parlent ſouvent de beauté, de bonne grace, de bel eſprit, du bon ſens, du bel air, du tour agreable, que l'on donne aux choſes, ne croit-on pas aisément qu'elles veulent qu'on penſe a elles ? Et ceux meſmes qui ny ſoupçonnent point de mal, ne s'apperçoivent-ils pas de quelque affectation trop étudiée, & de quelque adreſſe trop fine ? Apres cela, Monſieur le reflexif a grand tort de nous avoir caché ſon nom.

Du moins nous ſçaurions quelle part il peut pretendre à ces merveilleuſes qualitez, qu'il croit eſtre tout à-fait neceſſaires au veritable poëte.

REFLEXION.

Le talent le plus univerſel de noſtre nation n'eſt pas le jugement.

REMARQUE.

Parlez de vous, je vous prie, Monſieur l'anonyme, & dites tant qu'il vous plaira, que voſtre principal talent n'eſt pas le jugement. A vous permis de tenir ce langage. Et peut-eſtre que vos lecteurs ne vous deſavouëront pas, s'ils daignent conſiderer voſtre écrit, & s'ils veulent vous faire juſtice. Mais de dire que les François, univerſellement parlant, ſont peu judicieux; il n'appartient pas à

un François particulier de répondre luy ſeul pour ceux de ſa nation, ny de faire à toute la terre un aveu public de leurs defauts naturels, & principalement de leur peu de prudence. Laiſſez dire aux Italiens & aux Eſpagnols, que les François ont plus d'eſprit, que de jugement: ils ny manqueront pas: puiſque vous leur en avez donné aſſez de ſujet, en reprenant ſans ceſſe, & tres-mal-à-propos, les poëtes de ces deux nations, qui ont écrit le plus parfaitement en leur langue.

REFLEXION.

C'eſt d'ordinaire un tour ſecret, qui fait la principale beauté des petits ouvrages de vers, comme l'on voit dans la pluſpart des épigrammes de l'Anthologie, & dans celles de Catulle.

REMAR-

REMARQUE,

Retenez bien ce que vous dites des épigrammes de Catulle, & de celles de l'Anthologie : afin que vous parliez toujours de mesme, & que vous ne tombiez point dans le malheur, qui vous est déja arrivé plusieurs fois, ou de vous desdire assez legerement, ou de vous cõtredire avecque trop d'opiniatreté. Car, à ce que je cõçois dés à-present de vostre discours, les épigrammes de Catulle sont belles : il y a beaucoup de belles épigrammes dans l'Anthologie: des auteurs ont reüssi en cette maniere d'écrire : & ce n'est pas par hazard qu'ils ont reüssi : & c'est plus d'une fois en leur vie qu'ils ont reüssi. N'oubliez rien de toutes ces choses. Mais non : perdez-en la memoire, je vous en feray ressouvenir.

REFLEXION.

Bonnefons a écrit en vers phaleuques d'un air tendre & delicat.

REMARQUE.

Il eſt vray que les phaleuques de Bonnefons ſont écrits avec quelque tendreſſe,& aſſez delicatement. Mais Bonnefons n'eſt pas l'unique, ny le premier, ny le plus remarquable, qui ait écrit de la ſorte, meſme parmy les François. Pourquoy donc parler de luy ſeul? Pourquoy parler de luy plûtoſt que de Macrin, que de Dampierre, que de Beze, que de quantité d'autres, qui ne luy cedent nullement?

XX. REFLEXION.

Le deſſein d'un poëme doit eſtre composé de deux parties,

de la verité & de la fiction.

REMARQUE.

Pour un ſujet de poëſie la verité n'eſt pas toujours neceſſaire : tout peut être feint, juſqu'aux noms meſmes. Ariſtote : Dans quelques tragedies on ne garde rien de l'hiſtoire, comme dans celle d'Agathon, qui a pour titre, la fleur, où le poëte a feint également & les noms & les choſes. ἐν ἐνίαις οὐδὲν· ὅιον ἐν τῷ Ἀγάθωνος Ἄνθει. ὁμοίως γὰρ ἐν τούτῳ τά τε πράγματα καὶ τὰ ὀνόματα πεποίηται. Pour un ſujet de poëſie la fiction auſſi n'eſt pas abſolument neceſſaire : tout peut-eſtre tres-veritable. Ariſtote : Le poëte n'eſt pas moins poëte pour avoir choiſi pour ſujet de ſon ouvrage des choſes vrayes, & qui ſont en effet arrivées. Car rien n'empeſche que les choſes qui ſe ſont paſſées, ne ſoient telles que

les choſes qui ſont faiſables ſeulement, qui peuvent arriver, & qu'on peut feindre avoir eſté. *κἂν ἄρα συμβῇ γενόμενα ποιεῖν· οὐθὲν ἧττον ποιητής ἐστι. τῶν γὰρ γενομένων ἔνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι, οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι, καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστι.* Que faut-il donc preciſément pour un ſujet de poëme? Le vray-ſemblable, qui vaut mieux que la verité, & ſans lequel la fiction ne vaudroit rien. Et de là nous devons juger que le reflexif a mal conclu, quand il a dit : *l'hiſtoire & la fable doivent neceſſairement entrer dans la compoſition d'un ſujet de poëſie.*

XXI. REFLEXION.

La fable compoſée eſt celle qui a un changement de fortune.

REMARQUE.

Il dit vray : mais il ne dit que la moitié de ce qu'il devroit dire. La fable composée comprend ou un changement notable de l'estat auquel on étoit, ou une soudaine reconnoissance des personnes & des choses qu'on méconnoissoit, ou tous les deux ensemble. Aristote : Πρᾶξις πεπλεγμένη, ἐξ ἧς μετ' ἀναγνωρισμοῦ, ἢ περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν, ἡ μετάβασίς ἐστι.

REFLEXION.

Dans l'Andromaque d'Euripide, Menelaus pere d'Hermioné fait mener Andromaque au supplice, avec Astyanax son fils.

REMARQUE.

Il n'est rien dit dans l'Andromaque d'Euripide du petit Astyanax, que cette princesse avoit eû

d'Hector ſon premier mary. Mais il eſt parlé de Moloſſus, qu'elle avoit alors de Pyrrhus, étant ſa captive, & que ſon autre femme Hermioné par une exceſſive jalouſie ne pouvoit ſouffrir, ayant meſme pris deſſein de faire mourir la mere & le fils. Cela veut dire que le reflexif, qui parle d'Aſtyanax à ce propos, n'a pas ſeulement lû Euripide, ny en Grec, ny en Latin. Il faut par neceſſité qu'il ait pris cela d'ailleurs : & apparemment quelque poëte de theatre aura mis Aſtyanax hors de ſon lieu, d'où noſtre reflexif l'aura tiré pour s'en ſervir, avec encore moins de raiſon & moins de bienſeance, que le tragique, qui l'avoit déja mal employé. Ce jeune enfant fut precipité du haut d'une tour par Ulyſſe, devant meſme que les Grecs quittaſſent la ville de

Troye, qu'ils avoient ſaccagée. Cette remarque va plus loin qu'il ne paroiſt. Et que ſçay-je ſi le reflexif auroit eu auſſi peu de commerce avec Eſchyle & Sophocle, qu'il en a eu avec Euripide ? Si cela étoit, comme il y a ſujet de le croire ; comment nous fierons-nous à luy, dés qu'il nous parlera, avec la meſme hardieſſe, de ces deux autres poëtes tragiques ?

XXII. REFLEXION.

Le peuple, dit Syneſius, n'a que du mépris, pour ce qui luy paroiſt commun & ordinaire : il n'aime que ce qui eſt prodigieux.

REMARQUE.

Syneſius vous a de l'obligation de l'avoir été chercher ſi loin, pour ſi peu de ſervice qu'il vous rend. Qui ne ſçait que le peuple aime les prodiges & les choſes extraor-

dinaires? Mais ce qui eſt prodigieux, n'eſt pas pour cela incroyable.

XXIII. REFLEXION.

Enée dans le douziéme livre de l'Eneide enleve luy ſeul une roche que dix hommes n'avoient pû remuer. Ce prodige devient vray-ſemblable par l'aſſiſtance des Dieux, qui prennent le parti d'Enée contre Turnus.

REMARQUE.

Ce n'eſt pas Enée c'eſt Turnus qui fit ce grand effort que de lever une pierre d'une ſi prodigieuſe groſſeur, pour la jetter contre ſon ennemy. Ce n'eſt pas auſſi par l'aſſiſtance des Dieux que Turnus eut la force de la lever: mais c'eſt que les hommes de ce temps-là étoient plus forts, que n'ont été depuis ceux qui

ſont

ſont venus apres luy. Enfin ce n'eſt pas une roche qu'il remua, puiſqu'il ny auroit point à s'étonner que dix ou douze hommes enſemble n'euſſent pû la remuer: mais c'eſt une groſſe pierre, qui ſervoit de borne à un champ, & que Turnus ne pût pas jetter bien loin, ny avec aſſez de force, à cauſe de ſa peſanteur.

XXIV. REFLEXION.

Sophocle qui repreſente dans ſes tragedies les hommes comme ils doivent eſtre, eſt au ſentiment d'Ariſtote, preferable à Euripide, qui repreſente les hommes comme ils ſont.

REMARQUE.

Dites-moy, Monſieur, quels yeux avez vous, que vous voiez ſi ſouvent dans les auteurs Grecs & Latins ce qui n'y fut jamais?

Ariſtote ne dit point à l'endroit qne vous marquez, ny que Sophocle eſt preferable à Euripide, ny que celui-cy repreſente les choſes comme elles ſont, & celuy-là comme elles doivent eſtre. Mais il dit clairement, que Sophocle a parlé ainſi de luy-même, ſe comparant à Euripide. οἷον καὶ Σοφοκλῆς ἔφη, αὐτὸς μὲν οἵους δεῖ ποιεῖν, Εὐριπίδην δὲ, οἷοί εἰσι.

XXV. REFLEXION.

La grande regle de traiter les mœurs, eſt de bien eſtudier le cœur de l'homme. C'eſt un abyſme d'une profondeur où la ſonde ne peut aller : c'eſt un myſtere impenetrable aux plus éclairez : on s'y méprend toujours, quelque habile qu'on ſoit.

REMARQUE.

Si quelqu'un ne ſçait pas encore ce qu'on appelle aujourdhuy phebus ou galimatias, dans un diſcours; pour l'apprendre, il n'a qu'à lire ces trois ou quatre lignes de noſtre reflexif, dont voicy le vray ſens s'il y en peut avoir. Il faut, dit-il, bien eſtudier le cœur de l'homme. On n'y connoiſt rien: on n'y peut rien connoiſtre: il eſt incomprehenſible: on s'y méprend toujours. C'eſt donc en vain, Monſieur, qu'on l'eſtudie, qu'on voudroit le connoiſtre, qu'on taſche de le comprendre.

XXVI. REFLEXION.

Evadné dans les ſuppliantes d'Euripide. On y voit cette Reine, apres la mort de Capanée ſon mary.

REMARQUE.

Il ne couste guere au reflexif a donner des sceptres & des couronnes, & à faire des reines, comme il luy plaist. Je sçay bien qu'Euripide appelle Iphis, le pere d'Evadné, du nom de roy. πέλας Εὐάδνην, ἣν Ἶφις ἄναξ παῖδα φυτεύει Mais je ne vois point que Capanée son mary, dans les auteurs qui en ont pû escrire, ait jamais passé pour roy. C'estoit un des sept chefs d'armée qui commandoient devant Thebes, & qui furent tuéz au siege de cette ville : & puis voila tout. Il est vray que Thesée voulut pour raison honorer Capanée d'un sepulchre separé du commun des autres chefs de l'armée : mais il n'y eut rien en sa personne ny en son rang de plus considerable : & les honneurs

qu'on luy rendit, n'allerent pas plus loin. Ainsi je me contenterois d'appeler en general Evadné Princesse, sans luy attribuer la qualité de Reine, que ny l'histoire ny la fable ne luy ont point donnée.

XXVII. REFLEXION.

La troisiéme qualité de la diction est qu'elle soit naturelle. *Naturalis & pudica, ut ita dicam, oratio.* Petrone.

REMARQUE.

Vous changez, Monsieur: cela n'est pas dans Petrone, comme vous le dites. Il y a: *Grandis, &, ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa nec turgida:* & les paroles qui suivent, *naturali pulchritudine exsurgit,* veulent dire que le discours doit avoir une élevation veritable; une beauté sans fard;

de la grace, mais point d'affectation.

REFLEXION.

Il ne faut à la poësie que des termes propres à enfler la bouche, & à remplir les oreilles.

REMARQUE.

C'est justement l'expression, dont Horace se sert, pour nous dire tout le contraire, qu'il faut parfois, selon le sujet qu'on en a, s'abstenir de cette grandeur & de cette magnificence de paroles. Si Telephe & Pelée pretendent faire pitié dans leurs disgraces, & esmouvoir à compassion les spectateurs; il faut qu'ils prennent le party de quitter toute affectation de grans mots, & toute enflure de discours dans leurs plaintes.

Telephus & Peleus; cum pauper & exul uterque;

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querela.

Mais il eſt probable que le reflexif prend dans le meſme ſens ces deux façons de parler ſi differentes, *conjicere tela*, & *projicere tela*. En quoy il n'eſt pas le ſeul qui s'eſt trompé parmy ceux qui ſçavent la langue.

XXVIII. REFLEXION.

Euphranor alla à Athenes conſulter un profeſſeur qui liſoit Homere à ſes écoliers, comme l'écrit Appion le Grammairien, & comme l'aſſure Euſtathius.

REMARQUE.

Dans la ville d'Athenes, comme un profeſſeur expliquoit publiquement Homere à ſes auditeurs, le peintre Euphranor fut

entendre ce professeur, & dés qu'il fut sorti de son échole, il peignit l'image de Jupiter, selon le modelle d'Homere, & selon l'idée qu'il venoit d'en prendre de la bouche du maistre qui l'expliquoit. Voila l'histoire & le veritable sens d'Eustathius. Mais devinez, lecteur, la plaisante méprise du reflexif, pour avoir mal entendu deux mots de ce commentateur. Au lieu que j'ay mis, dés qu'il fut sorti de l'échole du professeur, il peignit l'image de Jupiter; nostre reflexif pour exprimer ces mots d'Eustathius, ἐ ἀπιὼν ἔγραψεν, *& egressus pinxit*; s'est avisé de mettre, *comme l'escrit Appion le grammairien*. En quoy le bon homme certes n'a pris garde à rien. Il ne s'est pas aperçû, ny que ce participe ἀπιὼν n'est pas Απίων, comme s'appelle ce grammairien; ny que le

verbe ἔγραψεν signifie en ce lieu-là, il peignit, comme il est dit auparavant en mesme sens γράφων & γράψε; ny qu'enfin ἀπιὼν, *cum discessisset*, respond au verbe qui precede, παρῆν *adstitit*. Apres cela, si le reflexif a vû luy-mesme l'endroit d'Eustathius, je m'estonne de ce qu'il l'a si mal conceu: & s'il a pris cette interpretation de quelqu'autre; je m'estonne encore davantage de ce qu'il a fait si fort semblant d'avoir vû Eustathius; marquant soigneusement l'endroit qu'il n'a pas vû.

XXIX. REFLEXION.

Aristote dit que le discernement des metaphores est la marque d'un excellent esprit: parceque, dit Quintilien, cette élevation qu'on recherche par la metaphore, est dangereuse.

REMARQUE.

Afin de faire voir que c'eſt une marque d'eſprit que de ſe bien ſervir des metaphores, Ariſtote apporte pour raiſon, qu'il y a de l'eſprit à découvrir en quoy une choſe reſſemble mieux à l'autre. Il veut dire par là que cette découverte eſt neceſſaire pour ſcavoir prendre en ſon lieu une façon de parler, & pour la conduire, & la placer dans un autre, avecque juſteſſe & proportion. Enſuite, il n'eſtoit guere à propos d'omettre cette excellente raiſon du philoſophe. Beaucoup moins faloit-il luy en mandier une autre d'ailleurs, comme s'il en avoit beſoin. Mais c'eſt bien pis d'en alleguer une meſchante, & qu'on a peine à concevoir. Car je defie le reflexif, s'il ne donne plus de jour à ſa penſée, de pouvoir tirer ſon

lecteur de l'embaras, où il le met par ces paroles: *Ariſtote dit que le diſcernement des metaphores eſt la marque d'un excellent eſprit : parce-que, dit Quintilien, cette élevation qu'on recherche par la hardieſſe de la metaphore, eſt dangereuſe, dautant qu'elle approche de la temerité.*

XXX. REFLEXION.

La pluſpart de nos poëtes François tombent dans ce vice, manque de genie : leurs vers, où la logique eſt fort negligée, ne ſont le plus ſouvent que du phebus ou du galimatias. Je n'en cite pas d'exemple : car ce ne ſeroit jamais fait.

REMARQUE.

Quelque adouciſſement qu'apporte d'ordinaire le reflexif aux choſes qu'il avance ſouvent à la legere, & quelque excuſe qu'on pro-

duiſe en ſa faveur;il faut avoüer que nos poëtes François ſont tres-mal traitez dans ſes reflexions. Si c'eſt à tort, ou non; c'eſt à eux à le voir : & s'il n'a pas raiſon , comme je n'en doute point;c'eſt à eux à le mõtrer. Car de dire qu'on ne touche pas à ceux qui ſont en vie, & qu'on ne s'addreſſe qu'aux morts, qui n'ont point de replique, comme ils n'ont point de ſentiment; c'eſt une fineſſe trop groſſiere. Voiez dans la 2. partie les dix reflexions ſuivantes, la 3. 14. 17. 20 21. 25. 27. 28. 30. 32. Apres cela, que les eſtrangers; les Italiens, les Eſpagnols; viennent ſe plaindre, qu'un François à mal parlé d'eux; que les Alemans trouvent mauvais, qu'il n'ait point parlé de ceux de leur nation : c'eſt un critique franc, ſincere, & deſintereſſé, que noſtre reflexif. Il va droit au merite : il n'a égard qu'à l'équité: il n'épargne non

plus ſon pays, qu'aucun autre royaume.

REFLEXION.

Socrate raille plaiſamment Gorgias le Leontin, parce qu'il affectoit de dire les petites choſes d'un grand air.

REMARQUE.

Je penſois d'abord que cela fuſt bien veritable; dautant que c'eſt le propre d'un ſophiſte tel qu'éſtoit Gorgias, de deſguiſer & de trop exagerer les choſes. Mais apres avoir lû à deſſein le Gorgias de Platon, je ſuis convaincu que Socrate railloit Gorgias pour tout autre ſujet, que pour celuy que noſtre reflexif allegue.

XXXI. REFLEXION.

On eſt tombé depuis dans une autre extremité, par un ſoin trop

ſcrupuleux de la pureté du langage.

REMARQUE.

Pour montrer au reflexif qu'on n'eſt pas d'humeur à tout cenſurer, & qu'on pretend de loüer ce qui ſe trouvera de plus conſiderable & digne de loüange; il faut avoüer de bonne foy, que cette reflexion ſemble eſtre d'un eſprit aſſez éclairé, & duquel on peut dire, *ſermonem habes non publici ſaporis, &, quod rariſſimum eſt, amas bonam mentem.* Vous parlez en homme, qui a un gouſt plus fin que n'a le vulgaire, & ce qui eſt tres-rare, vous aimez le bon ſens, & vous donnez bien plus au ſerieux & au ſolide, qu'au brillant & à l'agreable.

XXXII. REFLEXION.

Fracaſtor, Vida, Sadolet, San-

nazar, retombent dans leur genie, apres s'eſtre guindez, pour tâcher à attraper celuy de Virgile, par de vains efforts d'une imitation ſervile.

REMARQUE.

Ces quatre poëtes du ſiecle paſſé, que vous menez battant de reflexion en reflexion, voudroient ſans doute, n'eſtre pas encore morts, pour eſtre à couvert de vos coups ; puiſque vous épargnez les vivants qui peuvent vous faire reſiſtance, & que vous vous attaquez lâchement à ceux que la mort a déja mis hors de combat. Mais raillerie à part: ces excellens poëtes méritoient un traitement plus favorable, que celuy qu'ils ont receu dans vos reflexions: & rien ne vous obligeoit à dire d'eux, qu'ils ſont de vains efforts; qu'ils imitent d'une façon baſſe

& servile ; qu'ils ont peu du grand air ; qu'ils n'ont copié de Virgile que ses phrases, sans en exprimer l'esprit ; qu'ils sont bien éloignez de ce tour admirable qui rend Virgile si majestueux ; enfin qu'ils retombent dans leur genie, apres s'estre guindez, pour tâcher à attraper celuy de Virgile.

XXXV. REFLEXION.

Il n'y a pas de methode pour enseigner à plaire : c'est un pur effet du naturel.

REMARQUE.

C'est bien dit. Le poëte qui a pour but de plaire comme de profiter, manque de methode pour aller à sa fin ? L'orateur dont le propre est aussi de plaire, comme d'enseigner & d'émouvoir, s'attend à son naturel seulement, n'ayant point d'art ny de preceptes,

ptes, qui luy apprennent la façon de plaire ? Mais le reflexif se ravise. *Le naturel tout seul*, ajoûte-il, *ne peut plaire : il luy faut le secours de l'art pour reüssir.*

XXXVI. REFLEXION.

Platon assure dans le neuviéme livre de sa republique, qu'Homere s'estoit particulierement signalé par les mœurs des hommes, qu'il avoit descrites en ses poëmes dans leur naturel.

REMARQUE.

Je veux qu'Homere se soit particulierement signalé par ses portraits & par ses descriptions de mœurs. Mais je puis assurer que Platon n'en dit rien dans le neuviéme livre de sa republique.

XXXVII. REFLEXION.

XVI. REFLEXION.

Parceque Bucanan n'a pas ſenti cét agrément du nombre & de la cadence, ou qu'il l'a negligé, il a bien perdu de ſon prix. Bucanan, qui eſt un poëte Ecoſſois, a peu de grandeur & d'élevatoin.

REMARQUE.

Parmy les poëtes modernes qui ont eſcrit en Latin, je n'en ſçache point qui ſe poſſede davantage, qui ſoit plus maiſtre de ſes idées, & qui faſſe plus aiſément ce qu'il luy plaiſt de ſon ſtile & de ſes expreſſions, que Bucanan. Veut-il s'élever juſqu'à la grandeur de Virgile dans l'Eneide, ou dans les géorgiques ? Voyez les dix ſeaumes qu'il a traduits

en vers heroïques; le petit poëme qu'il appelle, *Desiderium Lutetiæ*; les autres de mesme mesure & de mesme force. Pretend-il imiter la justesse & la mediocrité d'Euripide, dont il a traduit deux tragedies en Latin, ou apporter du temperament aux vers de Seneque, qui luy ont semblé trop enflez? Lisez le Jephté & le Jean-Baptiste, qu'il a composez pour estre representez en public, avant qu'aucun des poëtes nouveaux eust rien fait pour le theatre. Catulle luy plaist-il dans sa simplicité, dans sa douceur & sa delicatesse? Parcourez un livre d'iambes, & un autre d'hendecasyllabes de cét auteur. Je mets à part ce long poëme de sanglantes invectives, & quantité de petites pieces d'un esprit outré & violent: dautant que tout cela tient beaucoup du burlesque Latin, & montre

ſeulement que le poëte eſt plus que ſatyrique, quand ſa fureur poëtique le prend. Pour ce qui eſt de ſon païs, quoy qu'il fuſt Ecoſſois de nation, il peut bien paſſer pour poëte François; puiſque tout ce qu'il ſçavoit de belles lettres, & particulierement en poëſie, il l'avoit appris en France.

XXXVIII. REFLEXION.

Sannazar, Fracaſtor, Vida, Sadolet, Sainte-Marthe, ont un peu approché du tour admirable des vers de Virgile. Les autres ne l'ont pas meſme reconnu.

REMARQUE.

Je ne veux que deux poëtes, & un ſeul petit ouvrage de chacun, pour convaincre de faux le reflexif : *Diræ in parricidam*, de

Bourbon; *Soteria ad Genovefam*, de Petau. Et puis dites que ces deux auteurs n'ont pas mesme eu connoissance du tour grave & nombreux que donne Virgile à ses vers.

XL. REFLEXION.

Il faut commencer de bonne heure a s'appliquer à la poësie pour y réüssir.

REMARQUE.

Quoy qu'il soit vray que pour réüssir en poësie, il faille commencer de bonne heure, je souhaiterois du reflexif qu'il m'apprist de quelle source il a puisé ce precepte : s'il est d'Aristote, d'Horace, de Quintilien, ou s'il nous le donne comme un fruit nouveau, qui soit de son crû. Mais ce n'est pas la premiere fois, qu'il emprunte le bien d'autruy

pour s'en faire honneur. La remarque qu'il a faite ailleurs sur les elegies d'Ovide, dont les parties & les liaisons aboutissent à mesme dessein ; celle qu'il fait sur Claudien, qui retombe toujours dans la mesme cadence de vers : ces deux remarques, de quelque part qu'elles viennent, sont d'un bon sens & fort judicieuses. La raison qu'il apporte, pourquoy il faut, pour réüssir en poësie, s'y prendre de bonne heure, est trop vaste & trop generale, & ensuite moins forte qu'elle ne devroit. *Afin*, dit-il, *de se former l'imagination à cét air délicat, qui ne se peut prendre que des premieres idées de la jeunesse.* Pour donner poids à cette raison, & la rendre particuliere de commune qu'elle est ; il faudroit montrer qu'on doit, pour réüssir, s'adonner de jeunesse plustost aux vers qu'à la

prose : ce qui n'est pas si facile à persuader qu'on diroit bien.

REFLEXION.

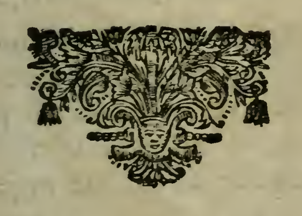
Jules & Joseph Scaliger ne réüssirent pas en poësie, pour avoir commencé cette étude trop tard : & quoy que le fils eust plus de politesse que le pere, il n'avoit toutefois rien de gracieux.

REMARQUE.

De par Apollon, & de par les neuf Muses, Monsieur le reflexif : vous me faites jurer, bien que je n'en aye point d'envie : n'est-ce pas se mocquer de nous, & de tout ce qu'il y a de gens de lettres en ce siecle, de leur en vouloir faire accroire de la sorte ? Qui ne sçait que Joseph Scaliger a commencé de tres-bonne heure à s'appliquer à la poësie ? Dés l'âge d'onze ans seulement, il fut envoyé

d'Agen à Bordeaux pour faire ses estudes. Il n'en avoit que quinze, lors qu'il se mit à faire des vers sous la discipline de son pere; avec tant d'ardeur & d'empressement, que son pere & ses amis furent surpris d'un si grand progrez en peu de jours, & d'une capacité si extraordinaire pour un enfant. Il continua cette étude plus de dix ans de suite: & de temps en temps, jusqu'à sa derniere vieillesse, il n'a cessé aux occasions de composer des vers, Grecs & Latins, les plus beaus du monde. Je veux croire que quelques-unes des pieces, qu'il a faites à la haste, ou qu'il ne s'est pas donné le loisir de revoir, sont peu cultivées & peu exactes: qu'il y a mesme de la méprise aux termes & à la diction, soit dans ses versions, soit dans ses propres ouvrages. Sçachez pourtant que comme

comme a dit autrefois de luy un tres-ſçavant homme, *etiam*, *cum errat*, *docet*, qu'il y avoit à apprendre dans ſes fautes : auſſi l'on trouvera que dans ſa poëſie la negligence n'a pas perdu toute la grace & toute la beauté ; & que ce qui n'eſt pas ſi pur, ſi poli, ſi fin, ny ſi achevé, n'eſt pas tout-à-fait mépriſable.



RÉPONSE
DE L'AUTEUR DU LIVRE
DE LA
VERITABLE ELOQUENCE,
A LA LETTRE
D'UN JURISTE:

AVEC LA REFUTATION
DU JOURNAL DES SAVANS
du Lundi 4. Juin 1703.



A PARIS, *Quay des Augustins*,
Chez PIERRE-JACQUES BIENFAIT, à l'Image Saint Pierre.
ET
JEAN FOURNIL, à S. Jean de Dieu.

M D C C I I I.
AVEC PERMISSION.

RÉPONSE
DE L'AUTEUR DU LIVRE
DE LA
VERITABLE ELOQUENCE,
A LA LETTRE
D'UN JURISTE:
AVEC LA REFUTATION
DU JOURNAL DES SAVANS
du Lundi 4. Juin 1703.

MONSIEUR,

Quand j'ai vû la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, vôtre qualité de Juriste m'a frappé agreablement l'esprit. J'ai crû voir Themis elle-même qui venoit la balance à la main, juger la question à laquelle

vous voulez bien vous interesser, & le soin que vous avez pris, à ce que vous dites, d'étudier la Philosophie, me faisoit esperer que la Déesse de la Justice seroit accompagnée de cette Raison qui l'éclaire dans tous ses arrêts malgré le bandeau qui lui couvre les yeux. Si la lecture de vôtre petit Ouvrage a trompé mon attente, je me trouve suffisamment dédommagé, Monsieur, par les curieuses connoissances que vous y étalez, & par l'éloquence *brillante & legere* que vous y admirez (*page* 15.) & dont vôtre Lettre est toute remplie.

Cependant je vous avoue ma foiblesse; je n'estime point si *mince* que vous prétendez, la question de sçavoir, *Si la Physique expliquant la nature & les causes des passions, apporte à l'Orateur un grand avantage pour les exciter ou pour les calmer par le discours.* Rien n'étant plus important à l'Eloquence que de réussir en cette partie, on doit ne rien omettre pour s'assurer des veritables sources, d'où l'on peut tirer les puissans secours que la Physique nous promet pour une chose si difficile. Pourquoi mépriser un point de doctrine qui nous fournit une occasion d'expliquer des moyens trés sûrs de manier les cœurs, tandis que nous en examinons d'autres, où il y a du doute à la verité, mais dont on nous promet merveille, *magnum adjumentum?* Cette question même va me donner lieu de vous en proposer ici quelques autres que vous ne mépriserez peut-être pas. Mais ce qui doit vous la rendre plus considerable, c'est que l'Auteur que vous défendez n'a pas dédaigné d'en porter son jugement, non pas dans ce Volume separé, où il relégue tout ce qui lui paroît n'être d'aucune importance, mais

dans sa Physique, où il a voulu ne rien dire que d'important. *Ce n'est qu'en passant*, dites vous, *& en peu de mots*. Je l'avoue, & je sçai qu'il s'étend davantage sur le Calendrier, qui, cependant n'a aucun rapport à la Physique ; mais les Mathematiques & la Botanique n'y sont traitées non plus qu'*en passant* ; vous ne voudriez pas dire pour cela que ce ne sont que *de minces questions*. Quand on veut parler de tout, on ne peut pas sur chaque chose faire une Dissertation de 121 pages comme la mienne ; mais le peu qu'un habile homme en dit, doit, selon Gassendi, être receuilli comme les miettes qui tombent de la table des Dieux, ou comme des Oracles, qui loin d'avilir la matiere, nous la rendent plus digne d'attention.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans vôtre Ouvrage, est cet artifice poëtique de mêler la verité avec la fiction. Les Anciens nous en ont donné une image naturelle dans ce fameux Cacus, fils de Vulcain, caché dans le fond d'une caverne, d'où il vomissoit ensemble la flâme & la fumée pour se dérober aux mains d'un ennemi qui vouloit lui porter des coups d'*une éloquence trop pesante*. Ne croyez pas au moins que je m'estime un autre Hercule : toute comparaison cloche. Je ne suis, Monsieur, qu'un homme du commun, aggresseur aussi téméraire qu'opiniâtre, qui s'acharne contre un autre plus fort que lui, jusqu'à ce qu'il en reçoive quelque coup mortel. Vous m'en avez donné un par vôtre Lettre ; car elle a renversé mon sentiment, & on vous a chanté triomphe. Vous êtes redevable de vôtre victoire à la bonne contenance que vous faites par tout, derniere ressource de ces Orateurs dont l'éloquence a

quelque chose de *magique.* Le fantôme de fermeté qu'ils témoignent, fascine les yeux, & passe dans l'esprit de plusieurs pour une confiance inspirée par la bonté de la cause.

Nam cum magna malæ superest audacia causæ
Creditur à multis fiducia.

C'est un petit trait de *Physique naturelle* qui se trouve dans Juvenal, j'en ferai voir la verité par l'examen de vôtre Lettre.

Vous avancez (*page* 9, *ligne* 31) que quand l'Auteur de l'Institution Philosophique a dit, *Que la connoissance Physique de la nature & des causes des passions est utile à la Rhétorique, il n'a point restraint le mot de* Causes Physiques *aux seuls mouvemens des esprits animaux, en excluant les objets qui en sont les causes exterieures.*

Cette premiere réponse me porte à croire que vous n'avez pas la doctrine de vôtre Auteur aussi presente que vous le dites au commencement de vôtre Lettre. Car il restraint positivement *les Causes Physiques* des Passions au seul mouvement des esprits animaux, en excluant toute autre chose. *Non est alia*, (dit-il, page 387 edit. 2.) *affectuum animi causa, quàm* „ *commotio spirituum animalium.* Il n'y a point „ d'autres causes des Passions que le mouve- „ ment des esprits animaux. J'aime mieux croire, Monsieur, que vous avez oublié cette petite conclusion de sa Physique, que de penser que vous ayez oublié une des plus importantes maximes de sa Morale.

Dans la défense manuscrite que vous lui attribuez contre mon intention, parcequ'elle n'est point digne de lui, la douleur ou la compassion n'a point d'autres causes physiques que le mouvement des esprits animaux. J'en ai cité

les paroles, *page 261*, ſans les attribuer à perſonne, vous les rapportez, *p. 16.*

Dans ſa Morale, qu'il n'a donnée qu'aprés la Phyſique, ſelon vous-même (*page 7 lig. 5*) il établit qu'il faut faire attention ſur *les cauſes* des paſſions plus que ſur les paſſions mêmes, & il explique ce qu'il entend par *ces cauſes*. S'il en admettoit d'autres, ou phyſiques ou morales, que le mouvement des eſprits animaux, c'étoit ici le lieu d'en avertir, puiſqu'il s'appuye ſur Lactance qui nous dit clairement qu'il faut faire attention ſur les objets exterieurs. Cependant ce celebre Philoſophe n'explique le mot *de cauſes* que par le mouvement des eſprits animaux. *Il faut*, dit-il, *faire attention ſur les cauſes, id eſt ad ſpirituum animalium motus, c'eſt à dire, ſur le mouvement des eſprits animaux.* Il n'en ajoûte point d'autres.

Cela étant ainſi, quand vous dites qu'ailleurs il ſemble en marquer d'autres, ou qu'il les marque en effet, vous prouvez bien qu'il ſe contredit, mais ces contradictions n'empêchent pas que ſa concluſion ne diſe qu'*il n'y en a point d'autres*, & qu'il n'ait parlé conſequemment par rapport à cette Theſe, ſoit dans ſon Manuſcrit, ſoit dans ſa Morale ; & c'eſt ainſi, comme vous le ſçavez, que rien ne peut empêcher, que pour prouver qu'il faut moderer les paſſions, il n'ait apporté un paſſage de Lactance, qui dit qu'il ne faut pas les moderer : comme pour montrer encore qu'il faut faire attention ſur le mouvement des eſprits animaux, *ad ſpirituum animalium motus*, il allégue le même Lactance, qui dit que cette attention doit ſe faire ſur les objets extérieurs. Vous avouez qu'il ne donne point à Lactance

d'autre ſens que moi ; vous ſçavez que c'eſt là mon ſens ; c'eſt donc celui de vôtre Auteur ; & il s'enſuit que pour prouver ſes concluſions, il cite des authoritez qui les combattent. Si on ſe donne la peine de comparer vôtre défenſe, avec ce que j'ai dit de ce celebre Philoſophe dans le chap. 26. on trouvera que je l'avois mieux défendu que vous ; mais vous me forcez de l'abandonner.

Cependant ne croyez pas qu'en mettant même *les objets* exterieurs parmi les *Cauſes Phyſiques* des paſſions, vous puiſſiez encore rien gagner pour la Phyſique. Je m'engage à le faire voir clairement avant que de finir cette Lettre. J'ai d'autres choſes à examiner auparavant, & ſurtout ces quatre ou cinq raiſonnemens que vous faites dans la vôtre.

1. Vous voulez montrer, *p.* 13. & 14. que le precepte de Rhetorique, qui dit, *qu'il faut exagerer le malheur & le merite d'une perſonne pour exciter la compaſſion en ſa faveur*, eſt fondé ſur cette connoiſſance phyſique, *que les eſprits animaux dans cette paſſion, doivent reſſerrer les orifices du cœur.* Mais comment le prouvez-vous ? C'eſt par l'hiſtoire de David, *qui ſçachant que le ſon de la harpe étoit propre à calmer l'humeur noire, s'en ſervoit pour calmer celle de Saül.* Eh ! de grace, Monſieur, un ſon comme celui de la harpe, qui ne dit & n'exagere rien, eſt-il un exemple *des diſcours qui excitent la douleur par l'exagération ?* ou bien fait-il entendre *qu'on réuſſit mieux à amplifier un malheur lorſqu'on ſçait par les lumieres de la Phyſique, que dans la compaſſion les eſprits animaux reſſerrent les orifices du cœur?* Je dis la même choſe de la Muſique, qui guérit du venin de la Tarentule. Elle ne fait

point concevoir qu'il faut exagérer ou diminuer l'infortune & la dignité de quelqu'un, ni dans quelles ſources on doit puiſer les penſées & les expreſſions qui conviennent à l'amplification.

2. J'ai prouvé dans mon Livre contre l'Auteur que vous défendez, qu'on n'excite point les paſſions en les décrivant, & qu'il y a de la difference entre *exciter, exprimer, & décrire* les paſſions. Vous pretendez montrer, *p.* 11. *&* 12. que la Phyſique ſert à les exprimer, *parceque*, dites-vous, *comme un homme doit ſçavoir les effets de l'aiman ou d'une lanterne magique, pour s'en ſervir à tromper quelqu'un, de même l'Orateur doit ſçavoir l'effet de l'expreſſion d'une paſſion.* Oui, Monſieur, un Orateur ne doit point ignorer qu'en marquant de la triſteſſe, on inſpire à l'Auditeur la même paſſion, qu'en donnant à un homme de bonnes ou de mauvaiſes mœurs, par exemple, un caractére de candeur, de zele pour le bien public; ou au contraire, de diſſimulation, d'attachement à ſes intereſts; on excite envers lui l'amour ou la haine. Mais ce n'eſt point la Phyſique qui nous apprend les moyens de marquer de la triſteſſe, ni de donner aux perſonnes, de bonnes ou de mauvaiſes mœurs: ce n'eſt point elle non plus qui nous apprend que les mœurs excitent l'amour ou la haine. Avez-vous vû en Phyſique quelque Traité qui regarde cette matiere? N'eſt-ce point faire ſemblant de ne la point entendre, ou vouloir jetter de la poudre aux yeux, que d'appliquer à nôtre ſujet l'exemple de cet homme avec ſon aiman ou avec ſa lanterne magique, laquelle malgré toute ſa vertu & toutes ſes illuſions, ne peut jamais faire paroître ici de la

liaiſon entre ce que vous voulez prouver, & la raiſon que vous apportez pour le faire.

3. Vous n'êtes pas plus heureux dans l'application que vous faites de l'hiſtoire de Druſus. *Si ce Prince n'avoit ſçû la Phyſique*, dites-vous, *il auroit eu peur d'une Eclypſe de Lune, & n'auroit pas pû profiter de la crainte qu'en avoient ſes Soldats, pour les faire rentrer dans le devoir.* C'eſt comme ſi vous diſiez : *Si un ſaint Evêque ne ſçavoit qu'il n'y a rien à craindre des tempêtes & des tremblemens de terre, & que ce ne ſont que des effets naturels, il en auroit peur comme les ſimples Fideles, & il ne pourroit point s'en ſervir pour les porter à la penitence.* Au contraire, la peur étoit tellement utile à Druſus, que s'il ne craignoit pas, il devoit faire ſemblant de craindre, ſelon le precepte, *Si vis me flere, &c.* C'eſt par la même raiſon qu'Hector marchant au combat malgré les mauvais augures qu'il apprehendoit, faiſoit ſemblant de ne les pas craindre, afin de raſſurer ſes Soldats par ſon exemple : *Spem vultu ſimulat.*

4. Quant à cette Garde de malades dont vous parlez, qui connoît la rhubarbe, & en donne par routine, elle eſt l'image d'un homme d'eſprit qui émeut la compaſſion ſans le ſecours de l'Art. Le Medecin donne la rhubarbe avec connoiſſance de cauſe ; c'eſt ainſi que l'Orateur rendra raiſon des moyens par leſquels il excite la douleur; mais les principes de Medecine ſont des concluſions de Phyſique, & les principes de Rhetorique aſſurément n'en ſont pas. Cela met bien de la difference entre le raiſonnement d'un Empirique & le mien ſur l'utilité de la Phyſique. A quoi il faut ajouter que ſi j'ai borné cette ſcience au mouvement des eſprits ani-

maux, je l'ai fait pour deux raiſons. La premiere eſt que je ne parle que de l'explication phyſique des paſſions. La ſeconde eſt que le Philoſophe lui-même à qui j'avois affaire, a borné cette partie de Phyſique au ſeul mouvement des eſprits animaux, comme je l'ai montré. Un Empirique n'auroit pas les mêmes raiſons. S'il lui arrivoit de borner neanmoins cette ſcience à ce mouvement, vous ne pouvez pas dire, comme vous faites, (*p.* 16.) qu'il l'y borneroit comme moi. Car il voudroit parler de toute la Phyſique, au lieu que je ne parle que d'une petite partie : & il lui donneroit ces bornes, de ſon autorité, au lieu que j'argumente ſur ce qui m'eſt accordé en propres termes, tant dans la Phyſique, que dans la Morale de vôtre Auteur. Vous voyez bien que vous ne me rendez pas aſſez juſtice, & que vous ne ſongez pas à éclaircir la queſtion.

5. Enfin l'exemple de Virgile que vous alléguez, *page* 20. eſt un de ceux où les hommes mêmes, ſelon Monſieur Deſcartes (2. *Partie article* 51.) ſe trouvent triſtes ou joyeux ſans en ſçavoir le ſujet. Ce ſujet neanmoins eſt dans la diſpoſition de l'air, comme le dit le Poëte. Vous ne pouvez pas dire que cela ſerve à l'Orateur, pour exciter ou pour calmer les paſſions. Car il rémue les cœurs en fourniſſant à l'Auditeur l'idée des choſes qui le touchent. C'eſt ainſi qu'Hector ne donne point un *je ne ſçai quoi*, pour encourager ſon armée; mais il lui propoſe l'*honneur de la Patrie.*

L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont là nos oracles.

Il faudroit, Monſieur, ne pas tant diſſimuler ſur ce que vous ſçavez des paſſions dans la Rhetorique, lorſque vous voulez qu'on en raiſonne

avec vous. Vous uſez encore de cette diſſimulation, quand vous dites, *page* 4. que la Rhetorique tend particulierement à les émouvoir, & la Morale à les calmer. Elles tendent toutes deux à les calmer, auſſi-bien qu'à les émouvoir.

Je conclus ce premier article de vôtre Réponſe par deux obſervations tres-courtes. La premiere eſt, qu'en diſant que les jeunes gens regrettent la Rhetorique en Philoſophie, j'ai entendu les comparer aux Hebreux qui regrettoient les Oignons d'Egypte, au lieu de goûter la Manne délicieuſe qui tomboit du Ciel. La ſeconde eſt, ſur ce que vous dites, (*page* 5.) que le Traité des Paſſions de Monſieur Deſcartes, & celui de la Recherche de la Verité, ſont deux livres écrits avec beaucoup d'éloquence. Je crois, quand vous parlez ainſi, que vous les prenez *en leur entier*, s'il faut me ſervir de vos termes, *ou l'un portant l'autre*, pour parler plus populairement. Car dans le premier il y a de l'éloquence comme dans le diſcours que le Bourgeois-Gentilhomme dit être de la proſe ; & dans le ſecond, il y a une éloquence dont je n'ai pas le temps de marquer ici les caractéres.

Vous renouvellez enſuite contre moi une accuſation formée contre le Rhetoricien par vôtre Philoſophe dans ſa Défenſe manuſcrite ; mais elle eſt également mal fondée. Vous dites, (*pages* 13. 17. 19.) que je conclus le général du particulier. J'eſpére, Monſieur, pouvoir ſans peine vous montrer le contraire.

Il s'agit de ſçavoir *ſi l'explication phyſique des paſſions eſt d'un grand uſage à l'Orateur*, comme vôtre Philoſophe l'aſſûre, ſur ce principe, que *les connoiſſances phyſiques en cette ma-*

tiere sont le fondement des préceptes de Rhétorique. Le Rhétoricien opposant le precepte de son Art sur la colére à l'explication physique de la même passion, a fait sentir qu'il n'y avoit point de liaison, & a conclu l'inutilité de la Physique sur cette passion particuliere. Vôtre Physicien a mieux aimé raisonner sur la douleur; j'ai fait sur cette passion ce que le Rhétoricien avoit déja fait sur la colére. J'y ai joint de nouveaux exemples, & de dix-huit passions dont parle la Rhétorique, j'en ai allegué quinze ou seize, sans compter le Ris dont j'ai aussi parlé, en y gardant la même methode. La maniere d'exciter ou de calmer les deux ou trois passions qui restent leur est commune avec celles qui sont dans l'énumeration. Cela ne s'appelle point conclure du particulier au general.

Vous établissez ce principe (*page* 13. *ligne* 1.) que *les exemples particuliers sont un moyen trés efficace pour persuader l'utilité ou l'inutilité de la Physique dans le point dont il s'agit.* C'est la methode que j'ai gardée & que vous ne gardez pas. Vous convenez que mes exemples sont vrais ou qu'ils le paroissent; c'est la même chose que s'ils l'étoient, tandis qu'on ne les détruit point par d'autres. Vous ne blâmez qu'une conclusion generale que je n'ai point tirée, mais que je vous ai laissée à contredire, si vous le pouvez, au moins par un seul exemple contraire qui n'eût pas rendu vôtre Lettre plus longue d'une demi-page. Cependant vous n'en apportez point, vous passez l'*écueil* des exemples fort legerement. *Vous ne voulez pas,* dites-vous, *vous donner la peine d'en chercher.* Figure de Rhetorique! dont un homme avisé ne se

ſert que quand il n'a point d'adverſaire qui puiſſe ſans ſouffler, reduire ce clinquant en poudre. Pour peu qu'on y touche, on voit briſer comme du verre ces ſortes d'artifices; car il ſuffit de les faire remarquer. C'eſt donc ainſi que je me contente d'en obſerver un autre qui regne par tout dans vôtre Lettre. Apportez-vous quelque connoiſſance phyſique; Vous dites qu'elle eſt le fondement d'un precepte de Rhetorique, ſans dire quel il eſt. Citez-vous un precepte de l'Art; Vous dites qu'il eſt fondé ſur une connoiſſance phyſique, mais ſans la deſigner. Cela eſt tres-prudent. Il faut ôter le ſeul moyen de juger de vos propoſitions, qui eſt de comparer enſemble ces diverſes connoiſſances. Je mets encore au rang de ces artifices la maniere dont vous vous diſpenſez de répondre, tant ſur ce que j'ai dit de pluſieurs paſſages de Ciceron, qui ſont déciſifs pour moi, ou de deux qui paroîtroient m'être contraires, que ſur les Chapitres 24 & 25 où il s'agit du ſentiment de Monſieur Deſcartes, & de l'Auteur de la Recherche de la Verité. Vous prétendez ſauver de-là vôtre celebre Philoſophe à la faveur d'une équivoque que vous m'attribuez, ſans prouver que je l'aie faite. J'eſpére vous rendre ce faux-fuyant inutile.

Vôtre methode, Monſieur, eſt ici d'autant plus ſurprenante, qu'un habile Juriſte ne peut ignorer cette maxime de Droit, *ei incumbit probatio qui dicit, non ei qui negat.* Vous dites que la Phyſique eſt utile pour exciter les paſſions; je nie qu'elle le ſoit; c'eſt à vous de prouver *vôtre fait. Le Philoſophe ne l'a avancé uniquement*, (à ce que vous dites, page 5.) *que par un préjugé generalement reçû par tous les habiles*

gens avant moi. En quoi vous le representez comme un mauvais Cartesien, la pierre fondamentale de la nouvelle Philosophie, étant de, n'admettre aucun préjugé, surtout en matiere de Physique. D'ailleurs je crois pouvoir dire au contraire qu'il est le premier & le seul Sçavant qui ait eu ce préjugé, que l'*explication du mouvement des esprits animaux* soit de quelque usage à l'Orateur ; & pour vous montrer qu'il n'a point suivi l'exemple de beaucoup de Sçavans, c'est que dans sa Défense il raconte naturellement qu'ayant voulu dire, aprés l'Auteur de la Connoissance de soi-même, *que la Physique est le fondement de la Morale*, la Rhetorique lui vint alors en pensée, & qu'il la mit avec l'autre sans y faire plus d'attention. Comment est-ce qu'une chose dite ainsi par hazard, se trouve aujourd'hui non-seulement un préjugé reçû de tous les Sçavans, mais même une verité certaine ?

Revenons au sophisme dont vous m'accusez. Vous alleguez sur la Tristesse, (*page 6.*) cette reflexion que vous pretendez être Physique, *Qu'il y a une suavité attachée à la douleur, parceque le combat que l'ame soûtiendroit pour se détourner ailleurs, lui seroit plus insupportable que l'affliction qu'elle sent alors.* Et ensuite vous ajoûtez, *Il est bien certain qu'il n'y a pas une passion sur laquelle la Physique ne donne sujet de faire de semblables reflexions.* Si on vous accusoit ici de conclure le general du particulier, vous diriez que ce seroit une injustice, parceque vous ne faites qu'employer la formule usitée aprés qu'on a donné des exemples; on y ajoûte, *& sic de cæteris*, & *ainsi des autres.* Je n'ai fait autre chose que d'ajoûter la même formule

aprés une énumeration incomparablement plus exacte. Traitez-moi donc comme vous voulez qu'on vous traite, c'est une maxime du droit naturel.

Mais voici dans vôtre Lettre un veritable exemple du sophisme que vous m'imputez. Au commencement de la page 16. vous faites entendre que je suis *un esprit outré, qui m'opiniâtre par entêtement ou par vanité, à soûtenir que la Rhetorique, que vous dites être mon Art, est indépendante des autres Arts & des autres Sciences*, c'est à dire selon vos regles de Logique, *de tous les autres Arts & de toutes les autres Sciences*. Cette accusation generale n'est fondée neanmoins que sur ce que je tiens la Rhetorique indépendante de cette petite partie de Physique qui explique les passions; car c'est dequoi il s'agit. Dans tout mon ouvrage, & particulierement page 54. je mets l'Art de parler dans la dépendance de la Dialectique & de la Morale; ce qui suffit, soit pour me justifier du reproche que vous me faites, quand même je soûtiendrois que toute la Physique est inutile à l'Orateur; soit pour faire voir que vous êtes tombé vous même dans le sophisme que vous m'attribuez sans raison. Lequel des deux est plus digne de ce reproche d'entêtement, ou celui qui, sans apporter ni exemples ni raisons, soûtient que la Physique est d'un grand usage à l'Orateur, ou bien celui qui soûtient que cette science est inutile à la Rhetorique, & le prouve par des exemples & par des raisons, dont on ne contredit point la verité par des preuves contraires?

Vous faites encore un semblable sophisme. Car vôtre ami avoit d'abord avancé que cette

partie de Physique qui explique le mouvement des esprits dans les passions, étoit d'un grand secours à l'Orateur. Vous sentez que la proposition est insoûtenable; mais croyant découvrir dans cette science quelque autre endroit plus utile, vous dites que c'est de cet endroit qu'il a prétendu parler, & pour cela vous insinuez, (*page* 10.) que par la Physique qui explique les causes des passions, c'est à dire *le mouvement des esprits animaux*, vôtre Philosophe a entendu toute la Physique, ou bien *les Traitez de Physique en leur entier*. C'est une chute assez agreable. Vous lui faites prendre une partie pour l'autre, & même une partie pour le Tout; & vous lui faites dire que le Tout en entier est d'un grand secours, parcequ'il croit voir qu'une de ses parties separée, est fort utile. C'est avec raison qu'on dira de plus en plus que vôtre Auteur suit une Philosophie nouvelle. Car il est hors de doute que cette Logique que vous lui attribuez n'est ni commune ni ancienne, mais elle est tres commode, & il n'y a point de mauvais pas dont on ne puisse se tirer par de pareilles réponses.

Vous ne serez point fâché sans doute de voir encore passer en revûe vôtre reflexion que vous rapportez, (*page* 6.) touchant *la suavité de la Tristesse*; car elle paroît être vôtre favorite, & vous croyez qu'elle suffit toute seule pour renverser mon sentiment. Selon vous, Monsieur, & selon vôtre Philosophe, cette reflexion & toutes les autres semblables qu'on pourroit encore faire, sont le fruit de la Physique; vous expliquez tous deux ce dernier mot; vous, en marquant que vous entendez, *particulierement la Physique Cartesienne*; & lui, en disant sim-

plement, *j'entens la nouvelle & la Cartesienne.* Vous sçavez bien que ce sont ses termes, & neanmoins, *page* 7. vous pretendez que je les ai attribuez sans raison à quelques personnes. Je ne croyois pas que les Juristes eussent ainsi un pouvoir general d'absoudre & de condamner qui bon leur semble. La restriction sage & prudente qu'il vous a plû de mettre à sa proposition, *p. 6.* vient de ce qu'on lui a montré que cette reflexion dont nous parlons, a été traitée fort au long dans Platon & dans Aristote. Cependant vous avancez (*page* 7.) qu'il le sçavoit bien. Comment donc en attribuant cette remarque à la Physique, avoit-il pû dire, *J'entens la nouvelle & Cartesienne?* Je ne sçai comment vous pretendez le justifier sur cela en disant, que *tous les hommes ont une mesure de connoissance physique.* Car cela ne conclud rien, a moins qu'on n'entende que ces Anciens ont été de petits Cartesiens par anticipation, & que c'est par ce Cartesianisme anticipé qu'ils ont été capables de faire cette reflexion. Aussi faites-vous entendre, *page* 8. que ces reflexions traitées par les Anciens se trouvent bien autrement dans les nouveaux Philosophes où l'on les voit *comme le fruit de plusieurs siecles*, & comme l'*ouvrage de plusieurs personnes*; & neanmoins à peine effleurent-ils une matiere que les deux Philosophes Grecs avoient épuisée.

Mais si cette remarque, *qu'il y a un plaisir attaché à la Tristesse*, est entierement de l'ancienne Philosophie, comme on ne peut en disconvenir, la raison que la Physique nouvelle donne de ce plaisir, non seulement paroît inutile à l'Orateur, mais elle paroît même fausse. Car elle consiste à dire que l'ame trouve de la

ſuavité dans un grand mal, parcequ'elle ne pourroit s'en tirer ſans en eſſuyer un pire. Il me ſemble, Monſieur, ſauf meilleur avis, que cette conſidération peut bien lui faire prendre ſon mal en patience, mais non pas le lui rendre doux & agreable.

La colere eſt une paſſion affligeante, & neanmoins, comme le dit Homere:

La colere eſt un miel, dont l'appas ſurprend l'ame.

L'Auteur de la Recherche de la verité, pour en rendre raiſon, n'a point recours à ce combat inſupportable, que l'ame auroit à ſoûtenir. Il adopte naturellement la raiſon même qu'Ariſtote avoit donnée, *Que l'eſperance de ſe venger qui accompagne la colere, rend la vengeance comme preſente, & par conſequent rend la paſſion agreable.* Ne vous paroîtroit-il pas de même plus ſûr d'adopter la raiſon qu'Ariſtote donne auſſi de *la ſuavité* qui accompagne la Triſteſſe, & de dire avec lui, que le ſouvenir d'un bien perdu le rend auſſi comme preſent, & que nous en jouiſſons par la penſée, ne le pouvant plus autrement. C'eſt ſur ce principe qu'on a dit d'une femme veuve:

De cet heureux époux qui fit toute ſa gloire,
Elle n'aime aujourd'hui que l'illuſtre memoire:
Elle en parle toujours, & dans ſon triſte ſort
Le ſeul de ſes plaiſirs eſt de pleurer ſa mort.

A cela on pourroit ajouter que dans la Tragédie la vraie ſource de ce plaiſir vient de ce que rien ne fait plus de plaiſir, que l'imitation des objets mêmes les plus affreux. Ainſi quand je ne ferois que vous donner occaſion d'examiner de nouveau vôtre reflexion favorite ſur la Triſteſſe, & de voir ſi les raiſons que je vous propoſe ne ſont pas meilleures que la vôtre, ne devriez-

vous pas cesser de croire nôtre dispute si méprisable ? Car si la reflexion prise en elle-même est toute entiere des Anciens ; si la raison que vous donnez de ce que dit la reflexion, est fausse, quel avantage en retirerez-vous pour la Philosophie nouvelle & Cartésienne ? Quoi qu'il en soit, aprés tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je crois que vous ne m'accuserez plus d'avoir conclu le general du particulier.

Nous voilà enfin arrivez au plus beau de vôtre Lettre. Vous dites, p. 19. & 21. *Que toute ma Dissertation ne roule que sur l'équivoque que je fais d'appeller* Moral, *ce que vôtre ami appelle* Physique, *bien qu'il se fût expliqué assez dans son Livre, & dans son Manuscrit.* Pour peu d'attention qu'on veuille y faire, on verra que cette réponse est un aveu formel que ce que j'ai appellé *Moral*, est veritablement ce qui sert à l'Orateur, & que vous voulez le comprendre aujourd'hui sous ce mot de *Physique*, parcequ'autrement le sentiment que vous tâchez de défendre ne peut se soûtenir. Mais par malheur pour vôtre pretention, vous avez défini vous-même le *Moral* & le *Physique*, & vos définitions renversent vôtre dessein. Le premier selon vous, (p. 18. l. 19.) *consiste dans la convenance ou la disconvenance d'une action ou d'une passion, avec la regle des mœurs.* Le second *ne consiste pas dans le seul mouvement des esprits, mais il renferme encore l'objet.* C'est ici que je tâcherai de vous montrer que cette addition de *l'objet* ne peut vous servir de rien.

Il s'ensuit donc de vos principes, que toutes les définitions que l'on trouve des passions dans Aristote & dans M. Descartes, sont purement *morales*, aiant toutes un raport essentiel à la

regle des mœurs. Car, ſelon ces deux Auteurs, la colere eſt un deſir de venger le mépris ; la compaſſion eſt la part que nous prenons aux afflictions de nos ſemblables ; l'amour eſt un deſir qu'il leur arrive du bien ; l'envie eſt une triſteſſe à cauſe de leur proſperité ; la honte eſt un deſir d'éviter le deshonneur ; la crainte eſt un deſir d'éviter le danger, & ainſi des autres, ſans que je prétende conclure le general du particulier. Tout cela eſt *moral*, perſonne ne pouvant avoir ces paſſions qu'elles ne ſoient ou conformes, ou contraires à la regle des mœurs. Outre que l'Orateur ne les propoſe jamais que comme juſtes ou injuſtes ; ou bien comme utiles ou inutiles, agreables ou fâcheuſes ; mais en même temps comme permiſes, défendues ou commandées par la regle des mœurs ; parceque l'Orateur ne conſidere que les actions libres & humaines, faites ou à faire, pour les accuſer ou les défendre, pour les loüer ou les blâmer, pour les conſeiller ou les diſſuader. Vous voyez que je vais juſqu'au premier principe de Rhetorique, ſans approcher de la Phyſique, bien loin d'y entrer.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai toujours appelé *Moral*, conformément à vôtre définition. Si vôtre Auteur a jamais appellé cela *Phyſique*, vous devriez le montrer : on nie qu'il l'ait fait, ſoit dans ſon Manuſcrit, ſoit dans ſon Livre. Quand même il l'auroit fait, ce ſeroit un erreur conſiderable ſelon vôtre définition même ; & ſon erreur ne vous donneroit point droit de dire que c'eſt moi qui confond *le Moral & le Phyſique*, ni que ma Diſſertation ne roule que ſur une équivoque. J'ai appellé *moral*, ce qui eſt moral ſelon vous ; & j'ai dit que cela eſt

utile à l'Orateur. Mais c'eſt vous aujourd'hui, Monſieur, qui dans vôtre Lettre, malgré vôtre définition, voulez faire paſſer pour *phyſique*, ce qui eſt veritablement *moral*, & c'eſt à quoi vôtre Philoſophe n'a jamais penſé, puiſqu'aiant avancé que l'explication phyſique des cauſes des paſſions ſert beaucoup à l'Orateur, il a dit que ces cauſes ſont le mouvement des eſprits animaux, & *qu'il n'y en a point d'autres*. Il l'a dit dans ſa Phyſique, il l'a repeté enſuite dans ſa Morale. Voilà ce qu'il a appellé *Phyſique*, & cela l'eſt en effet ſelon vous, & ſelon moi: il n'y a donc point eu d'équivoque.

Vous ne ſçauriez tirer aucun ſecours des objets que vous ajoutez à la définition du *Phyſique*. L'objet de la colere eſt le mépris, celui de la compaſſion eſt le malheur d'une perſonne; l'infamie eſt celui de la honte; les richeſſes ſont l'objet de l'avarice. On les déſigne quelquefois par l'or & l'argent qu'on regarde alors comme le moyen d'avoir toutes les commoditez de la vie. Or il n'appartient point à la Phyſique de parler du mépris, du malheur, ou du merite des perſonnes; de l'infamie d'une choſe, des richeſſes, ni enfin de m'apprendre qu'avec de l'or & de l'argent je me marierai, j'établirai mes enfans, j'aurai des charges, des terres, des maiſons à la ville & à la campagne.

Vous me demandez (*page onziéme*,) comment on pourra définir en Phyſique l'amour ou la haine ſans les objets. Et moi je ſouhaite fort à preſent que vous me les définiſſiez avec les objets même. Car en Morale, je dirois que l'avarice eſt une avidité exceſſive d'avoir des richeſſes, ou de l'or & de l'argent pour être à ſon aiſe. Une choſe fait voir clairement que c'eſt

l'être moral & non physique de ces métaux, qui fait l'objet de l'avarice; c'est qu'on aura la même avidité pour des feuilles de papier, si on convient d'en faire le lien du commerce. Mais si on veut en Physique définir cette passion, que dirons-nous? Il faudra dire sans doute que l'avarice est *un mouvement des esprits animaux, qui coulent par les nerfs de la sixiéme paire*, parceque c'est une espece d'amour, & il faudra ajouter que ce mouvement *est causé par l'impression d'un corps dur & fossile, & d'une substance égale en toutes ses parties, qui se fond au grand feu, qui est ductile & s'étend sous le marteau, &c.* Voilà de la Physique selon vous & selon moi. Le mouvement des esprits est dans cette définition, comme vous y consentez : l'objet, comme vous le voulez, y est aussi. Cependant cette Physique n'est pas la base de la connoissance qui produit ou qui étoufe l'avarice, soit en Morale, soit en Rhetorique, encore que cette science & ces deux Arts considerent le même objet.

Une robe percée de coups de poignard, & trempée de sang, fait horreur, parcequ'on a aversion pour l'effusion du sang humain. L'énormité du parricide n'est point l'objet de la Physique, mais bien de la Morale, & en même temps de la Rhetorique. L'Orateur par le discours augmente cette passion en exagerant le merite de la personne assassinée : cela est encore moral. Pilate fait paroître Jesus-Christ, en disant : *Voilà l'Homme*; soit qu'il eût dessein de dire : *Ayez en pitié* : soit qu'il voulût faire entendre qu'il avoit été puni comme les Juifs l'en croyoient digne. Tout cela a raport aux mœurs. Je dis la même chose d'un homme

meurtri de coups & expira nt sur un fumier ou sur la roue ; c'est sa dignité, c'est sa ressemblance avec nous qui nous touche. En cela il ne paroît rien que de *moral*. Et c'est ce que M. Descartes lui-même en vingt endroits de son Traité des Passions, a eu soin d'appeller de ce nom. C'est ce que l'Auteur de la Recherche de la Verité au livre 5. c. 2. p. 295. appelle *les caracteres & les inclinations des hommes & des femmes*; c'est à dire, les mœurs, comme si ces deux Auteurs avoient voulu empêcher que vous ne vinssiez dire qu'on n'a qu à lire leurs livres, & que tout y est physique. J'ai montré par deux grands Chapitres, que je les avois lus. C'est ce qui a allongé ma Dissertation ; vous devriez en faire une plus courte, pour montrer que vous les avez lûs aussi, & ne pas dire seulement qu'il n'y a qu'à les lire.

S'il faut à present chercher *le Physique* des passions qui s'excitent à la vûe des objets dont je viens de parler, on trouvera que c'est *le mouvement des esprits animaux causé par l'impression d'un corps auparavant continu, à present ayant plusieurs ouvertures par où a coulé un liquide dont la disposition des parties est telle, qu'elle reflêchit la lumiere comme il le faut pour faire un sentiment que nous appellons* Rouge, *que le vulgaire ignorant faute de sçavoir la Philosophie nouvelle attribue grossierement aux objets exterieurs,* Vous voyez bien que j'appelle *Physique* sans équivoque, la même chose que vous, & que les objets exterieurs que vous ajoûtez au mouvement des esprits, ne rendent pas vôtre Physique plus propre à l'Orateur.

Voulez-vous, Monsieur, que je vous parle franchement ? Je ne crois pas qu'on puisse en

Physique

Physique définir les passions, tant parcequ'on ne les connoît point dans le sang & dans les esprits animaux, mais dans l'ame seulement sous le nom de *desirs* ou sous quelque autre nom semblable ; que parceque leurs objets cessent d'être leurs objets en les prenant physiquement. Ainsi je crois pouvoir avancer & soûtenir que c'est la Morale qui apporte du jour à la Physique, & non la Physique qui serve en rien sur ce point à la Morale. Ayez la bonté de voir, Monsieur, si cette question ne merite point, qu'un habile Cartesien se donne la peine de l'éclaircir pour l'honneur de la Physique, j'*entens sans restriction la nouvelle & la Cartesienne*.

C'est donc sans fondement que vous avancez, p.18. que dans M. D*** tout est plein de sages & judicieuses reflexions d'une Physique exacte. Il falloit en apporter au moins quelques unes, pour prouver ce que vous avancez. Ma Lettre n'est guére plus longue que la vôtre. Cependant j'apporte des exemples, parcequ'on ne peut pas s'en passer dans ces matieres. Je dis aussi que c'est sans raison que vous avancez que ce precepte d'Horace, *si vis me flere, &c.* est fondé sur une connoissance Physique. Il n'est fondé que sur ce que nous avons compassion des affligez, & que les larmes sont une marque d'affliction. Enfin c'est encore sans fondement que vous avancez que *la Physique*, c'est à dire la science la plus incertaine & la plus obscure, *a droit de revendiquer ce caractere de verité qui regne dans tous les ouvrages de nôtre Poëte*; c'est sur de pareilles propositions qu'Horace a dit,

Nihil est, quòd multa loquamur;
Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri.

C'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mot

ſur ce que vous n'attribuez à Monſieur D * * * *qu'une Phyſique naturelle*, croyant gagner quelque choſe pour vôtre ſentiment en la lui donnant. Je penſe que vous vous trompez dans vôtre pretention. Car reconnoiſſant, comme vous faites, l'excellence de cet Auteur, s'il n'a qu'une *Phyſique naturelle*, ce que je crois faux, il s'enſuit que pour devenir ce qu'il eſt, c'eſt à dire, parfaitement éloquent, l'étude de la Phyſique eſt abſolument inutile à l'Orateur. De la même maniere qu'il ſeroit vrai de dire que la Rhétorique n'eſt auſſi d'aucun uſage abſolument, s'il étoit vrai, comme on le dit dans la Défenſe manuſcrite de vôtre Auteur, *que ces grands Génies qui ont porté ſi loin l'Eloquence Grecque & Latine*, c'eſt à dire ſans doute, Ciceron & Demoſthéne, fuſſent devenus ce qu'ils ont été ſans le ſecours des préceptes, ce qui eſt une imagination, dont j'ai démontré la fauſſeté, *pages* 281. & 282. Ainſi comme rien ne montre mieux l'utilité d'un Art, que de pouvoir dire qu'un grand Génie, quoiqu'il faſſe ſans les preceptes, feroit encore mieux, s'il avoit eu ſoin de les apprendre : De même, rien ne fait mieux voir l'inutilité de quelques connoiſſances, que de pouvoir dire que les ayant acquiſes par l'étude, on n'ira pas plus loin, que ſi on ne les eût point étudiées. Or en ſuppoſant que Monſieur D * * * eût la Phyſique auſſi familiere par étude, que vôtre ami peut l'avoir, il ne feroit rien de meilleur que les Ouvrages qu'il a faits. Ainſi comme vous ne lui donnez qu'une Phyſique naturelle pour les faire, il faut conclure que toute explication phyſique lui eût été tres-inutile pour en venir plus facilement à bout ; car c'eſt des explications

physiques dont nous avons toujours parlé, & dont il s'agit encore, si vous ne changez pas la question.

Vous avez beau dire qu'on pourroit donc soutenir aussi que la Rhétorique est inutile, parceque sans art & sans préceptes, ceux qui vendent des savonnettes sur le Pont-neuf, ont une éloquence brillante & legere qui fait plaisir. Car il manque encore bien des choses à leur éloquence. Il s'en faut bien qu'ils fassent toutes les digressions plaisantes qu'ils pourroient faire pour divertir. Ils n'en font pas la moitié, non plus que vôtre Auteur dans son Cours de Philosophie, quoiqu'il s'y conduise avec plus d'art. Mais si Démosthene ou Ciceron revenoient au monde, & que voyant ces vendeurs de savonnettes, ou la réputation des plus celebres Professeurs de Philosophie, ils se missent en tête de vendre des savonnettes pareillement, ou d'enseigner le Cartesianisme avec éclat: aprés avoir étudié les uns ou les autres avec réflexion pour se faire un art véritable de leur profession, ces deux Orateurs vendroient cinquante savonnettes contre les autres une, ou auroient cent auditeurs contre dix qu'en pourroit avoir le Cartésien le plus fameux.

Ce sont, Monsieur, de pareils raisonnemens, qui établissent invinciblement l'utilité de l'art, lequel ne peut rendre ennuyeuse & pesante l'éloquence, que de ceux qui manquent de genie ou d'exercice. Un homme donc qui soutient comme vous, qu'une explication ou un réflexion physique telle qu'elle puisse être, est de quelque utilité, s'il veut parler conséquemment, doit dire de deux choses l'une, ou que Monsieur D *** & toutes les personnes qui se sont dis-

tinguées par leur éloquence, ont eu une Physique acquise par l'étude ; ou que s'ils n'avoient point negligé de l'étudier, ils eussent produit des Ouvrages plus achevez. C'est ainsi que je me persuade que la Logique est tres-utile, parceque je crois voir que vos raisonnemens seroient plus justes, si vous l'aviez estimée plus necessaire.

C'est, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire sur vôtre éloquente Lettre. Vous assurez que vous ne repliquerez pas : peut-être ferez-vous comme le Soleil, qui avoit juré de ne plus éclairer le monde. Mais si le Juriste ne répond pas, quelque Medecin plus charitable répondra :

Non erit auxilio nobis Ætolus & Arpi,
At Messapus erit.

Le secours d'un Medecin peut lui être ici du moins aussi utile que celui d'un Juriste. Vôtre ami même, quoique vous disiez, a menacé de mettre toute nôtre dispute dans ce volume separé, qu'il appelle d'un mot assez burlesque. Il suivra donc enfin l'avis que le Rhétoricien lui avoit donné d'abord. Ce qui me console, s'il m'y met, c'est que ce n'est pas un grand mal d'y être, & que j'y serai en bonne compagnie, puisque j'y serai avec vous, Monsieur, & avec lui : il ne sçauroit nous separer. Je proteste, quoi qu'il fasse, de garder un perpétuel silence sur cette matiere, parceque je n'ai plus rien à dire. Je laisse au Public à juger qui de vous ou de moi a meilleure grace de faire une protestation, qui est ou une simple figure de Rhétorique, ou une moderation juste & rai-

ſonnable ſelon la maniere plus ou moins ſolide dont on s'eſt défendu.

On vient de me faire voir, en ce moment, deux articles du Journal des Sçavans de Paris du 4e Juin 1703. L'Auteur qui m'a nommé, contre les regles, & que je ne veux pas nommer, parcequ'on ſçait aſſez qui il eſt, dans ſon premier Extrait, décide, en faveur du P. l'Ami, la diſpute qui eſt entre ce Pere & moi ſur l'Eloquence. Dans le ſecond, je perds encore ma cauſe contre vous : mais l'Arbitre n'y paroît pourtant pas beaucoup plus content de vous que de moi ; & cela, parceque nous ſommes d'une Compagnie, dont il lui plaît de parler d'un air aſſez mépriſant.

Ce Monſieur le Journaliſte s'eſt rendu bien formidable ; ſes jugemens ſont hardis & déciſifs : il eſt d'une autorité qui impoſe à tout le monde. S'il pouvoit obtenir qu'il ne ſeroit permis à perſonne de relever ce qu'il diroit dans ſes Critiques, ce ſeroit un bel appanage de ſon Emploi ! Il n'y a point d'Auteur qui ne voulût être de ſes amis.

Un des miens s'étoit chargé de le prier de ne point s'amuſer à mon Livre, & de n'écrire ni pour ni contre. C'eſt ſans doute à la conſideration de cet ami qu'il m'a fait grace ſur mon peu d'éloquence, & ſur une infinité d'expreſſions peu exactes, qu'il n'auroit pas manqué de raporter en lettres italiques. A dire vrai, je ne m'en ſerois pas plus chagriné s'il l'eût fait, que je me chagrine du petit mot qu'il en a dit.

Et c'eſt ainſi que je neglige un mauvais petit artifice dont vous vous ſervez vous même, *p. 8. & 9.* pour rendre ridicule une de mes ex-

preſſions : car m'étant arrivé de dire que c'eſt *dans l'obſervation de la vie civile* qu'on s'inſtruit des caracteres des paſſions, vous remarquez ces termes comme je les remarque ici, vous pretendez qu'il falloit dire *l'obſervation de la nature*, parceque vous les raportez au Soleil dont il eſt parlé en cet endroit, quoiqu'ils ne puiſſent pas s'y raporter. Et vous ajoutez, *p. 16.* qu'une Garde de malades pourroit dire ainſi qu'elle connoît la rhubarbe *par l'obſervation de la vie civile.* Belle plaiſanterie! malheureuſement elle eſt fondée ſur une fauſſe ſuppoſition. Je pourrois vous demander ſi vous diriez bien que cette Garde connoît la rhubarbe *par l'obſervation de la nature:* mais, encore un coup, je neglige ces minuties.

Le Journaliſte ne s'eſt attaché qu'au fond de la diſpute, & par les tours ingénieux, qui lui ſont ordinaires, *ſans prendre de parti*, il a inſinué que le P. l'Ami avoit raiſon. Je vais par occaſion lui propoſer deux ou trois difficultez ſur cette partie de ſa Critique, étant perſuadé que vous avouerez vous même, Monſieur, que nôtre diſpute n'a jamais été une ſimple queſtion de nom; vous ſoûtiendrez auſſi, à ce que je crois, avec tous ceux qui aiment la verité, qu'on n'a jamais vû que les Profeſſeurs de l'Univerſité ſe ſoient échauffez dans des livres l'un contre l'autre pour de ſemblables queſtions. Les Philoſophes, tel qu'eſt l'Auteur que vous défendez, ont plus d'intereſt que d'autres à réfuter ce mot avancé ſans fondement.

Pour autoriſer les Paradoxes du P. l'Ami ſur l'Eloquence, l'Auteur du Journal a engagé Petrone dans ſon parti. Il a traduit les trois

premieres pages de cet Auteur décrié. Je gagerois que le P. l'Ami ne lui en a pas autrement obligation. Si Saint Augustin eût été favorable à ce Pere, & qu'on l'eût fortifié d'une si grande autorité, cela lui auroit fait plaisir. Mais Petrone ! Un Religieux saint & pieux, comme le P. l'Ami, n'a jamais lû, ou a oublié depuis long-temps un Ecrivain comme celui-là : Et l'Auteur du Journal auroit mieux fait d'étaler son érudition sur Saint Augustin, que d'informer le Public qu'il sçavoit Petrone.

La premiere raison qui m'empêche de me soumettre à la décision du Journal, c'est qu'il n'a pas pris le sens naturel de cet ancien Auteur, & qu'il n'a pas traduit fidelement le passage qu'il en raporte. La seconde est, que supposé que Petrone eût été contraire à la Rhétorique de son temps, il ne dit rien qui convienne à la Rhétorique de ce temps-ci, où le P. l'Ami a entrepris de la décrier. Et la troisiéme, que l'autorité de Petrone est bien mince en comparaison des Grands Hommes qui ont recommandé l'étude des regles de la Rhétorique.

Platon, Isocrate, Aristote, Ciceron, Quintilien, Longin ; & ce qui est d'un plus grand poids en cette occasion, S. Augustin, sont d'un avis opposé à celui du P. l'Ami. Un Ecrivain des plus considerables de ce temps l'avoit prouvé à feu Monsieur du Bois avec tant de force, qu'on ne lui a point fait de replique. Ou tous ces illustres Auteurs ont enseigné publiquement la Rhétorique, ou ils ont donné dans leurs livres des preceptes pour parvenir à l'Eloquence. L'équité ne demandoit-elle pas que l'Auteur du Journal citât quelqu'un de ces grands Maîtres

en ma faveur, comme il citoit Petrone pour le P. l'Ami ? Oui ; mais outre qu'il n'avoit pas dessein de tenir la balance égale, il a bien vû que la moindre autorité qu'il auroit allegué pour moi, auroit élevé ma cause fort audessus de celle du P. l'Ami, sans que Petrone eût pû lui être d'aucune utilité.

En second lieu Petrone s'est plaint de la Rhétorique de son temps, où il dit que les Maîtres exerçoient les jeunes-gens sur des sujets impertinens, comme celui-ci, où l'on suppose qu'*un Tyran ordonne à un fils d'égorger son propre pere.* Ils vouloient même, dit-il, qu'on se servît d'un stile ampoulé & sententieux dans ces thêmes extravagans. Cela n'étoit pas à approuver, & il est vrai que ni Sophocle, ni Euripide, ni Démosthene, ni Platon, ne se sont jamais exercez sur de pareils sujets, bien qu'ils eussent étudié les preceptes. Mais j'ai démontré clair comme le jour, que la Rhétorique ne s'enseignoit point de cette maniere en ce temps-ci, qu'on n'y donnoit point d'autres préceptes que ceux de Ciceron, & des autres Grands-Hommes que j'ai citez, que les sujets qu'on choisissoit étoient bons & solides, que partout on se proposoit Ciceron, Démosthene, Homere, & Virgile à imiter. Il étoit donc necessaire que l'Auteur du Journal, pour faire gagner la cause à son ami, apportât quelque chose qui fût positivement contraire à ce que j'ai avancé ; & alors on auroit pû faire tomber aussi la plainte de Petrone sur nôtre temps. Il dit que le P. l'Ami a remarqué les mêmes défauts du temps de Petrone dans les Rhétoriques d'à present. Un fait de cette nature ne doit point être avan-

té ſans en donner des preuves, ſurtout quand quelqu'un paroît croire qu'il y a des raiſons démonſtratives du contraire.

Enfin l'Auteur du Journal tire Petrone de ſon ſens naturel, quand il dit que Petrone n'approuvoit pas qu'on eût reduit la Rhétorique en Art. Il s'en éloigne auſſi quand il dit que Petrone veut que les jeunes-gens commencent par ſe nourrir des préceptes de la Philoſophie. Et il s'en éloigne de plus en plus lorſqu'il lui fait dire que Platon & Démoſthene n'ont jamais appris la Rhétorique, ou quand il dit que Petrone parle de l'harmonie & de la cadence, & qu'il la blâme. On oſe ſoûtenir au Journaliſte que Petrone ne dit rien de tout cela.

Le Journal ne traduit point tout entier le paſſage qu'il raporte en faveur du P. l'Ami. C'eſt de quoi il eſt aiſé à tout le monde de ſe convaincre, en liſant ſeulement les deux ou trois pages qui ſuivent ce qu'on en a cité.

Petrone met ſon ſentiment en vers, *p. 4. & 5.* de l'édition de Paris 1677. chez Audinet, avec les Notes de Bourdelot. Et quoique la Morale qu'il inſere dans la ſuite de ſa Satyre, ſoit déteſtable, il dit neanmoins qu'un jeune homme qui veut devenir Orateur ne doit point être un débauché, ni vivre dans le tumulte de la Cour, ni être un homme de bonne chere, ni adonné au vin, ni enfin être un pilier de théatre: mais que laborieux & retiré à Athenes, ou à Lacedemone, ou en Sicile, il doit faire ſa premiere occupation de la Poëſie, & ſe remplir d'Homere:

Det primos verſibus annos,
Mæoniumque bibat felici pectore fontem.

Cette maxime, qui ne peut d'ailleurs être executée sans une grande connoissance de la Rhétorique, renverse toute seule le sentiment du P. l'Ami, qui regarde l'étude de la Poësie comme plus dangereuse encore que la Rhétorique, tous les inconveniens de celle-ci étant communs à l'autre, qui en a aussi de particuliers selon lui.

De là Petrone conduit son Disciple dans les écoles de Socrate & des Académiciens; il ne veut donc pas que l'on commence par la Philosophie.

Mox & Socratico plenus grege mutet habenas
Liber.

Ce sentiment est encore tout à fait contraire à celui du P. l'Ami, qui nous renvoye à la Philosophie Cartésienne, au lieu que Petrone parle de la Morale. Petrone nous fait esperer de cette étude l'Eloquence dans tout son éclat; & le P. l'Ami *nous ayant donné d'abord la même esperance*, nous déclare dix lignes aprés, que *nous n'y trouverons qu'une éloquence propre à convaincre machinalement*, ce qui est, selon lui, le caractere formel d'une éloquence fausse.

Cet Ancien veut aprés cela, que son Orateur composant en Grec, s'exerce à imiter le stile de Démosthene: Le peut-il faire sans sçavoir la Rhétorique?

Et ingentis quatiat Demosthenis arma.

Que laissant enfin cette Langue étrangere, il lise les excellens Poëtes Latins, & qu'il s'exer-

ce à composer en sa Langue, se formant sur le stile de Ciceron : c'est une image de la methode d'aujourd'hui.

Hinc Romana manus circumfluat ....
Dent epulas & bella truci memorata canore,
Grandiaque indomiti Ciceronis verba minetur.

On cite communément deux passages de Petrone ; l'un touchant la Poësie, où il dit formellement que Lucain n'a point réussi, parcequ'il ignoroit les regles de cet Art ; l'autre où il dit qu'on ne sçait plus la Dialectique, l'Astronomie, la Philosophie, la Peinture, l'Eloquence, parcequ'on ne se donne pas la peine d'en apprendre les préceptes, & de demander aux Dieux de nous faire réussir dans ces beaux Arts & dans ces Sciences : *Ne paratas quidem artes audemus cognoscere .... quis votum fecit, si ad Eloquentiam pervenißet?*

N'ai-je donc pas eu raison de dire que l'Auteur du Journal ne suit pas le sens de Petrone, & qu'il ne raporte pas son passage tel qu'il est, & tel que devoit le raporter un homme gagé pour donner au Public des Extraits fideles ? Je m'attens bien que cet Auteur retombera encore sur moi dans quelque Journal : c'est l'avantage qu'a ce nouvel Adversaire ; il a toujours des armes dans les mains. Mais me voilà déja accoutumé aux coups qu'il peut porter : & s'il ne parle pas plus juste dans les autres occasions qui pourront me regarder, qu'il a fait dans l'Extrait que je viens de refuter, il peut se tenir assuré que je ne m'en mettrai pas beaucoup en peine.

Je vous prie, Monſieur, ſi vous l'avez pour agreable, de vouloir faire mes complimens à vôtre celebre Philoſophe, & de l'aſſurer qu'aprés avoir épuiſé nos eſprits animaux à faire des Diſcours, ou Phyſiques, ou Moraux, ou Eloquens, comme vôtre Lettre, je conſens, s'il en eſt d'humeur, que nous les réparions enſemble, & avec nos amis, par les moyens agreables que la Phyſique naturelle nous fournit. Je ſuis, &c:

Permis d'imprimer les 8. & 13. Juin 1703.

M. R. DE VOYER D'ARGENSON.

SENTIMENS NOUVEAUX OU PRÉCEPTES SUR LA GRAMMAIRE, LA RHETORIQUE, LA POËTIQUE, ET LA PHILOSOPHIE.



A PARIS,
En la Boutique de la Veuve de NICOLAS OUDOT, Libraire, ruë de la Harpe, au coin de la ruë des deux Portes, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. XXVIII.



AVERTISSEMENT.

IL s'eſt introduit depuis quelque tems un abus dans le langage, qui contribue beaucoup à faire juger à l'avanture du mérite des Ouvrages d'eſprit ; l'on applique le terme de goût aux choſes qui ſont uniquement du reſſort de la raiſon ; l'on dira que l'on a du goût pour un certain livre dans le même ſens que l'on dit que l'on a du goût pour une certaine étoffe à fleurs ; ce qui eſt la même faute que ſi l'on vouloit juger des ſons par les yeux, ou des couleurs par les

oreilles ; je me propoſe dans ce petit Ouvrage de donner à ceux qui aiment la lecture, & ne ſont pas profeſſion d'Etude, des Régles fixes & certaines, tirées de la raiſon, pour juger des Ouvrages d'eſprit ; l'on y verra que lorſque les Connoiſſeurs diſent qu'un Diſcours, ou un Poëme ſont bons ou mauvais, ce n'eſt pas par un certain goût qu'un long commerce avec les Livres leur ait procuré, mais par des principes de bons ſens, aidez de quelques connoiſſances faciles à acquerir, & je commence par la Grammaire.



SENTIMENS NOUVEAUX OU PRÉCEPTES SUR LA GRAMMAIRE, la Rhétorique, la Poëtique, & la Philosophie.

LA GRAMMAIRE.

TOut est Philosophie dans les mains d'un Philosophe. Les sciences dont on occupe les enfans dans un âge où l'on ne pense qu'à exercer

leur mémoire, deviennent une ſource de conſiderations dignes de l'attention des plus beaux genies.

La connoiſſance des mots qui compoſent le langage, venant de la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, c'eſt-à-dire, des idées qui fait partie de la Logique, une étude raiſonnée de la Grammaire doit être précédée de quelque idée de Logique.

Ce n'eſt pas l'habilité dans les Sciences, ou l'intelligence des Langues mortes, qui font l'homme de Lettres. Lors même que l'on n'étudioit pas les Langues mortes, il y avoit des Gens de Lettres, c'eſt-à-dire,

qui avoient étudié la Grammaire.

L'art de communiquer ſes penſées, regarde non-ſeulement l'art de ranger les mots & les phraſes, ſuivant le bon uſage, ſous le nom de Grammaire, mais auſſi l'art d'exprimer & de ranger ſes pensées, & de les accompagner de figures, de tons & de geſtes, propres à perſuader & à éclairer l'eſprit, ſous le nom de Rhetorique, & celui de donner aux mots une certaine cadence propre à divertir l'eſprit, ſous le nom de Poëſie.

Les Hommes ayant tous dès leur enfance une Logique, une Grammaire, une Rheto-

rique & une Morale naturelle, qu'ils croyent ſuffiſantes juſques à ce que l'âge, l'experience & le jugement les rendent curieux de voir les réflexions qui ont été faites par d'autres ſur ces matieres, cette ſorte d'étude ne devroit naturellement ſe faire qu'après celle de la Géografie, de l'Hiſtoire, de la Geometrie, de la Phyſique, & du Droit Civil, contre l'uſage univerſel de faire étudier ces matieres, dans un âge où l'on n'eſt pas encore en état de les goûter.

La Grammaire eſt un amas de réflexions faites pour enſeigner, & pour apprendre une Langue, ou l'art de réduire à

de certaines régles le langage des hommes.

Suivant cette définition, l'uſage n'eſt jamais opposé à la Grammaire.

Une Langue eſt la maniere dont une certaine quantité d'hommes ſont convenus inſenſiblement, d'exprimer leurs penſées par la parole.

Dans les Langues, l'uſage eſt la façon de parler du plus grand nombre des honnêtes Gens, ſuivant le plus grand nombre des Auteurs du tems.

La raiſon n'ayant eu que fort peu de part dans la formation des Langues, une Grammaire n'eſt qu'un amas de réflexions, ou de régles, auſquelles l'on

peut réduire les manieres de parler uſitées dans la Langue dont il s'agit.

Comme un homme de bon ſens n'eſt jamais le premier ny le dernier à prendre une mode, auſſi ne doit-il être le premier, ny le dernier à ſe ſervir d'un mot, ou d'une certaine Ortographe.

Ceux qui n'ont jamais lû les réflexions qui ont été faites ſur le langage, & qui ne parlent pour ainſi-dire, que par aventure, ne ſauroient éviter de pécher ſouvent contre le bon uſage.

Une choſe a beaucoup nui à perfectionner la Grammaire, je veux dire l'application de ce qui eſt propre à une Langue,

à une autre dont le genie eſt tout-à-fait different.

Comme le but de la parole & de toutes les autres manieres d'expliquer ſa pensée, eſt plûtôt d'exprimer les choſes que les ſons, il y a apparence, que la premiere écriture conſiſta en figures & en hieroglyfes, qui dégenererent inſenſiblement en caracteres, comme ſont les monumens d'Egypte.

Si d'un côté cette maniere d'écrire avoit l'avantage d'être commune à toutes les Langues, ſans être ſujette à aucun changement, comme eſt encore l'écriture des Chinois; d'un autre côté, le prodigieux nombre de caracteres, dont elle avoit

beſoin, en rendoit l'étude ſi longue, qu'il n'eſt pas ſurprenant ſi l'on en a perdu la ſignification dans pluſieurs Païs.

Tous les ſons qui compoſent une Langue, ſe pouvant réduire à un fort petit nombre de faciles à retenir, le peu de caracteres qui les expriment, ont auſſi pû facilement ſe retenir, malgré tous les changemens qui ſont ſurvenus aux Nations.

Les changemens que le tems apporte à toutes choſes, étant beaucoup plus prompt dans les Langues, que dans l'Orthographe, il s'eſt gliſſé un deſordre dans l'écriture, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne

ſonne n'a aſſés de crédit pour corriger, qui eſt d'exprimer divers ſons avec les mêmes caracteres, & les mêmes ſons avec divers caracteres.

Toutes les parties du langage peuvent ſe rapporter au nom, qui ſert à exprimer le ſujet dont on parle, au Verbe qui ſert à exprimer ce qu'on affirme, & aux modificatifs qui expriment les diverſes circonſtances du Nom & du Verbe.

Un fauſſe idée de politeſſe, qui ne promet pas de laiſſer tarir la converſation, une grande ſtérilité de matiere, l'envie de paſſer pour avoir de la vivacité & de belles manieres,

peu d'attention à se rendre intelligible, & une grande envie de se faire admirer, ont rempli le langage ordinaire de Pleonasmes, d'Interjections, & de Particules explectives, dont les plus sages ont bien de la peine à s'abstenir.

La politesse faisant éviter tout ce qui peut choquer les oreilles, quoique conforme à l'analogie de la Langue, il est arrivé que les Langues les plus polies ont été les plus irrégulieres, & que les Peuples les plus barbares, & qui n'ont point bâti de Ville, ont la Grammaire la plus simple, & la maniere la plus uniforme de s'exprimer.

S'il y a des Langues dans les-

quelles l'on peut tout exprimer ſans équivoque, & dont les mots ne changent que rarement de terminaiſons dans tous les cas, nombres, genres, tems, ou modes, ſoit adjectifs, ou paſſifs, dont le même mot eſt ſouvent ſans aucune nouvelle inflexion, tout enſemble Subſtantif, Adjectif, Verbe, & Adverbe, & dont l'ordre des mots eſt preſque toûjours arbitraire, n'admettant preſque aucune Syntaxe, eſt-ce une perfection dans une Langue que d'abonder dans toutes ces choſes?

Nous connoiſſons une Langue pleine de Monoſilables, peu variée dans ſes terminai-

ſons, n'ayant preſque point de Syntaxe, peu cultivée, & ne faiſant, pour ainſi dire, que de ſortir de la barbarie, dans laquelle dès qu'on l'à voulu, l'on a exprimé avec toute la force, & toute la vivacité poſſible, les ſentimens du cœur les plus cachez & les plus délicats.

Si la diviſion qu'on fait des Langues, en Langues-meres & Langues derivées, étoit juſte, une Langue-mere devroit être celle qui conſiſtant en mots d'une ſillabe, ne donne aucun lieu aux étymologies.

Quand une Nation tombe dans la Barbarie, chacun ſe laiſſant entrainer aux maximes

du petit Peuple qui ne ſe donne pas la peine de prononcer de longs mots, les élisions & les mutilations fréquentes réduisent enfin les Langues à des Monosillables ; ce qui dans la ſuite déroute entiérement les étymologies.

Si la richeſſe d'une Langue ne vient pas moins de la vivacité de ſes phraſes, que de l'abondance de ſes mots, l'on ne peut pas toujours dire, qu'une Langue qui en ſurpaſſe une autre en nombre de mots, la ſurpaſſe en richeſſes.

Une Langue eſt plus ou moins douce à l'oüie, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins facile à prononcer, & qu'elle a dans ſes ſil-

labbles moins de conſonnes, d'aſ-pirantes, ou de gutturales ; elle eſt plus harmonieuſe, lorſqu'elle contient moins de Monoſillables, & que dans les grands mots, l'accent eſt plus éloigné de la derniere ſillable ; & elle eſt plus facile, quand ceux qui la parlent, peuvent dans le beſoin compoſer des mots, & que l'ordre qu'on leur donne dans le diſcours eſt plus arbitraire.

Toutes les Langues qui ont été parlées par de puiſſantes Nations qui ont cultivé les Sciences, ſont également parfaites.

Pour bien parler une Langue, il ne ſuffit pas d'en ſçavoir les mots & les phraſes, il faut

encore penſer dans cette Langue.

Par la même raiſon, pour apprendre une Langue, il faut puiſer dans les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, & non dans les Traductions, leſquelles quelques parfaites qu'elles ſoient, retiennent toûjours quelque choſe de leur langue originale.

Si l'uſage eſt le maître abſolu des langues, par rapport aux mots & aux phraſes, il n'en eſt pas de même des Periodes; il n'y a point d'uſage qui puiſſe autoriſer une Periode obſcure ou trop longue.

Lorſque, pour donner de l'agrément au ſtile, l'on évite

de répeter dans une même Periode le même mot, ce n'est pas que la répetition du même son déplaise, puisque la répetition des pronoms, des articles, des particules & des propositions qui réveillent continuellement de nouvelles idées, n'ennuyent pas; mais parce que la grace de la nouveauté se trouve toûjours dans de nouveaux termes.

Il n'y a point de synonimes parfaits dans les langues; un mot ne renferme point précisement & dans toutes ses circonstances le sens d'un autre mot; il n'y a même qu'une seule maniere d'exprimer une chose, laquelle échape souvent aux plus habiles.

Dans le choix des termes, un terme n'eſt noble, bas, ou burleſque, que par les idées acceſſoires qu'il renferme ; & plusieurs termes nobles qui expriment une choſe ſerieuſe d'une maniere conciſe, forment un ſtile ſublime.

La ſyntaxe eſt la maniere de joindre chaque mot d'une Langue l'un avec l'autre, par rapport aux diverſes régles que preſcrit la Grammaire.

Il pourroit y avoir une langue ſans ſyntaxe, c'eſt-à-dire, dont les mots étant privez de toutes ſortes de modification, d'infléxions & de differentes terminaiſons, n'auroient point d'autre ordre dans le diſcours

que celuy dans lequel l'eſprit envisageroit les objets.

L'on dit que l'on fixe une langue en conſultant l'analogie, lorſque l'on determine les manieres de parler douteuſes par la comparaiſon des autres manieres de même eſpece.

Le ſtile grammatical pur & châtié eſt immuable, c'eſt la maniere dont les mots conſtruits ſelon les loix de la ſyntaxe ſont arangez entre eux ſelon le genie de la langue. Un Auteur en obſervant les régles de ce ſtile, peut écrire d'une maniere fort languiſſante, pendant que d'autres avec un ſtile grammatical fort deffectueux, écrivent quelquefois fort agréablement.

Le ſtile perſonel qui peut varier à l'infini, eſt la façon particuliere d'expliquer ſes penſées, qui eſt differente ſelon les Auteurs, les matieres, les païs & les ſiécles, comme ſont le ſtile grand, enjoüé, ſublime, bas, doux, ruſé, aiſé, forcé, poëtique, oratoire, ſententieux, epiſtolaire, burleſque, diffus, concis, fort, languiſſant, ſec, fleuri, &c.

L'élegance dépend d'un certain choix d'expreſſions riches & heureuſes, dans lequel il ne paroiſſe pourtant rien que d'aiſé & de facile.

Il arrive ſouvent qu'un Auteur qui cherche trop à animer ſon ſtile par une abondance

d'épithetes & de figures, devient fatiguant; mais un ſtile propre, juſte & naturel n'ennuye jamais.

Ceux qui s'appliquent à imiter la maniere d'écrire de quelques Grands Hommes qui les a precedé, peuvent réüſſir à écrire régulierement, mais ils n'ont jamais la vivacité qu'ils auroient eu s'ils euſſent ſuivi leur genie.

Retenir dans ſa mémoire un grand nombre de phraſes tirées des meilleurs Auteurs, eſt bien le moyen de ne demeurer jamais court, mais non pas de parler juſte.

Les plus grands eſprits qui ne penſent pas toûjours avec

la même vivacité, ne ſçauroient auſſi toûjours également bien parler ſans le ſecours d'une mémoire, qui leur fourniſſe ſur le champ des expreſſions heureuſes, comme ſont les Sentences & les Proverbes; les Sentences tenant lieu de Proverbes chez les honnêtes gens, & les Proverbes tenant lieu de Sentences parmi le peuple.

Il n'y a qu'une idée nette des choſes qu'on veut traiter, & une connoiſſance parfaite de la force des termes de la Langue dont on ſe ſert, qui puiſſe procurer cette juſteſſe qui fait tout le merite du ſtile.

Tous les jours on entend dire à de jeunes gens qui ne

font encore qu'entrevoir certaines verités, ſans les avoir bien digerées, qu'ils penſent bien, mais que les expreſſions leur manquent; mais l'experience fait voir qu'on exprime toûjours bien ce que l'on conçoit clairement.

Pour parler juſte, il ne faut pas moins travailler à former ſon jugement, qu'à apprendre ſa Langue; la plûpart des expreſſions impropres viennent autant d'un mauvais jugement, que de l'ignorance du langage.

Il y a des gens qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, ce qui peut venir de ce que le cercle de gens qui les écoutent, réveillent tout à la fois leur vivacité

& leur imagination, leſquels languiſſent dans le ſilence du Cabinet.

Quelquefois une prompte mémoire accompagnée d'une belle voix, & de quelques autres agrémens de la perſonne, procurent un ſi bon acüeil dans les compagnies, que l'on ſe fait illuſion ſur ſes talens. D'où il arrive que ſans prèndre beaucoup de peine à être méthodique & régulier ſur le papier, l'on ſe flatte qu'en écrivant les choſes comme elles ſe préſentent à l'eſprit, elles ſeront auſſi-bien goûtées qu'en converſation.

Les Pythagoriciens diſoient que les orbes céleſtes en gliſ-

ſant les uns ſur les autres, font une harmonie dont nous ne nous appercevons pas, parce que nous y ſommes accoûtumés ; nous pouvons auſſi dire que nous parlons tous en muſique, ſans nous en appercevoir, & que les Etrangers ſont bien fondés à dire que nous chantons tous en parlant; & comme en muſique les récitatifs ſont les plus difficiles à exécuter, auſſi dans la récitation d'un diſcours, les matiéres dogmatiques ſont beaucoup plus difficiles à approuver, que les choſes qui ſont ſuſceptibles de grands mouvemens.

LA RHETORIQUE.

LE don de la Parole & la Prudence ſe rencontrent ſi rarement dans le même Sujet, que les beaux Parleurs font plus de mal que de bien dans les Conſeils, non-ſeulement en retardant les déliberations, mais auſſi en faiſant ſouvent ſuivre un mauvais avis. Cependant ils font les délices de la converſation. Si les hommes ont jamais été retirés d'une vie ſauvage pour vivre en ſocieté, il y a apparence qu'ils en ſont redevables à quelque beau Parleur.

Si les hommes vivoient ſeuls, il leur ſuffiroit par le moyen de la Logique, de ſçavoir ne ſe pas tromper dans leur raiſonnemens, ſur les choſes qui pourroient leur être utiles ou inutiles. Mais étant obligez de vivre en ſocieté pour réveiller l'attention des autres hommes, & les engager à les ſervir, ils ont beſoin de faire enviſager les choſes ſous divers côtés, d'animer leurs diſcours par des figures, & donner un certain ordre à leurs penſées, c'eſt-à-dire, d'employer la Rhétorique.

Les verités géometriques qui ne combattent jamais les Paſſions & les interêts des hom-

mes, s'établissent aisément par de simples argumens ; mais il y a des occasions où les hommes haïssent la verité ; alors ils ne veulent la reconnoître que lors qu'ils en sont éblouïs par la force de l'éloquence.

La Rhétorique est l'art de persuader, ce qui renferme toutes les définitions que l'on donne de cet art.

Ceux, qui par le secours des lieux communs de Rhétorique cherchent à se rendre capables de parler sur le champ sur toutes sortes de sujets, n'ont pas pris garde que la parole n'a été donnée à l'homme que pour persuader.

C'est fort improprement

qu'on appelle éloquent un diſcours plein de jeux de mots & de penſées ingenieuſes, dans lequel l'eſprit de l'Orateur, ayant eû plus de part que le cœur, luy a attiré l'admiration & les applaudiſſemens de ſes Auditeurs.

Combien de gens croyent avoir été perſuadés par un diſcours ſur la Morale, que des argumens de même nature, & accompagnez des mêmes ornemens & de la même prononciation, ne détermineroient jamais à dénaturer leur bien, pour le loger de quelqu'autre maniere.

L'éloquence ne conſiſte pas ſeulement à démontrer une ve-

rité par des argumens convaincans, mais aussi à la rendre aimable par une peinture ornée de tout ce que peuvent fournir les figures & les agrémens du langage, de la voix, du geste, & de toute la personne.

Le plaisir est le grand mobile qui fait agir les hommes: si l'on veut être écouté, il faut parler agréablement, ce qui ne sçauroit être, si l'on n'a pas une prononciation aisée.

Pour réussir dans la conversation il suffit d'avoir des talens naturels; le ton de la voix, l'air du visage & le geste suppléent à tout: mais pour écrire il faut couper les sens à pro-

pos, & donner une juſte étenduë aux expreſſions.

Les ornemens qui doivent accompagner la peinture d'une choſe, doivent moins être l'effet de l'étude de la Rhétorique, qu'une production naturelle de l'idée vive & nette, que l'on a de toutes les circonſtances de cette choſe.

Comme en peinture il eſt plus facile d'employer de riches couleurs, que de bien deſſiner; ceux qui n'ont pas une idée parfaite de leur matiére, ſe dédommagent par un ſtile fleuri.

L'on doit donc bien ſe garder de tomber dans la Pedanterie de ceux qui confondent

l'éloquence avec l'élegance & la pureté de la diction, puisque l'on voit souvent des discours éloquens où ces qualités ne se trouvent point.

En Eloquence comme en Architecture, tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop; il n'apartient qu'aux genies du premierordre de sçavoir se moderer là-dessus: parmi les Autheurs classiques, l'on ne compte que César qui en a été capable.

Le stile diffus que l'on dit être propre aux Orateurs, n'est pas celui qui est chargé d'épithetes & de sinonimes: mais celuy qui est riche par la varieté des images & des tours

ſous leſquels ils ſont enviſager une verité.

Les Scholaſtiques qui débitent d'une maniere froide & ſeiche les verités de la Religion, ne ſont pas moins ridicules que ceux qui s'échauffent & qui invectivent pour établir quelque point d'érudition profane.

L'Avocat & le Prédicateur different ſouvent, en ce que l'Avocat cherche à attirer ſur ſa Partie la compaſſion des Juges, & le Prédicateur cherche à s'attirer l'eſtime & l'admiration de ſes Auditeurs.

Dans une converſation badine, le plaiſir que cauſe une plaiſanterie, venant principa-

lement de la ſurpriſe qu'elle cauſe, lors qu'on s'y attend le moins, un certain air froid & indifferent en augmente beaucoup le prix ; mais quand on parle ſerieuſement, l'on ne touche les autres qu'autant que l'on paroît être touché ſoi-même.

Les exemples peuvent avoir beaucoup de force pour perſuader, pourvû qu'ils ſoient pris de la conduite de gens dont les talens, & les occupations ſoient à la portée du plus grand nombre de ceux à qui l'on parle.

Les Apologues perſuadent d'autant mieux, que celui à qui ils ſont adreſſez, ne ſe

deffie pas de ce qu'on lui dit, & attribue plûtôt la connoiſſance qu'il en retire à ſa pénetration, qu'à l'adreſſe de celui qui propoſe l'Apologue.

La Fable doit être courte, & enfermer une verité morale unique, intereſſante, cachée par l'Allegorie, ou exprimée ſeulement à la fin, pour donner lieu à exercer la pénetration du Lecteur.

L'image ſous laquelle la Fable cache une verité, doit être naturelle, & conforme à l'idée qu'on a des choſes : elle doit être juſte, applicable à cette ſeule verité claire, & la repreſenter diſtinctement, & dont tous les traits ſe doivent réunir

à cette ſeule verité.

Rien ne perſuade moins en matiére de morale, que les diſcours intitulés, Démonſtration, ou qui portent d'abord à l'eſprit un eſpece de défi; d'où vient peut-être qu'il y a plus d'incrédules depuis qu'on s'eſt aviſé de vouloir démontrer la verité de la Religion.

Un homme qui n'a étudié que la Rhétorique, eſt moins propre à perſuader, que les plus ignorans dans toute ſorte de Science.

Les occupations de la plûpart de ceux qui y enſeignent la Rhétorique, ne leur permettant pas de ſe répandre dans le monde, & connoiſſant peu

les hommes & la morale, l'on ne doit pas s'attendre à les trouver éloquens.

Les Régles préviennent les défauts, mais elles ne ſont pas la beauté; il en eſt des préceptes de Rhétorique comme de ceux de Peinture, leſquels peuvent bien apprendre à juger d'un tableau, mais qui ne forment pas un Peintre: les Livres de Rhétorique ne peuvent tout au plus qu'enſeigner à juger d'une Piéce d'éloquence.

Un homme qui a le talent naturel de la parole, des idées nettes de ce qu'il veut inſinuer, & un grand uſage du monde & des affaires, a ſi bien tout ce qu'il faut pour perſuader,

que l'étude de la Rhétorique bien loin de perfectionner ſes talens, ne feroit que les affoiblir.

La méthode que doit ſuivre un jeune homme d'un eſprit vif pour devenir éloquent, eſt premierement de ſéjourner dans les grandes Villes, de lire les Livres de ceux qui penſent ſolidement, & qui s'expriment purement ; & de frequenter ceux qui ſont du même caractere, & enſuite de s'appliquer non par voye d'exercice, mais ſerieuſement à perſuader en s'en procurant de frequentes occaſions par un grand commerce du monde, bien attendu qu'il ait auparavant pris une

juſte idée des régles de la Rhétorique.

La beauté d'un diſcours conſiſtant pareillement dans la force des raiſons, & dans la diſpoſition judicieuſe des matiéres, il eſt impoſſible qu'il ſoutienne l'examen tranquile d'un Lecteur, ſi l'Orateur ne s'eſt rendu capable de raiſonner juſte par l'étude de la Philoſophie.

L'Etude des figures de Rhétorique, bien loin de contribuer à rendre éloquent, ne fait que réfroidir le feu de l'imagination, il eſt pourtant utile que les Gens de Lettres qui raiſonnent ſur le ſtile des Auteurs, ſçachent les noms que l'on a donné à ces figures.

Les figures tiennent lieu d'un grand nombre de termes propres, il ne ſçauroit y avoir de Langues ſans figures, dans quelques Langues, elles ſont tirées de loin, & paroiſſent ridicules, traduites en d'autres Langues.

L'enflure dans le ſtile rend un diſcours infiniment plus languiſſant que la baſſeſſe, & eſt de tous les défauts le plus difficile à éviter.

Les Gens de Lettres pardonnent plus aiſément le ſtile enflé, que le rempant; les gens du monde ſont dans un goût tout opposé.

Souvent une trop grande attention à être correct & har-

monieux, empêche que l'on ne s'exprime avec vivacité.

Souvent l'élevation & la fécondité du ſtile eſt un effet de la foibleſſe & de la petiteſſe du genie de l'Auteur.

Les figures ne doivent pas être un effet de l'étude, mais de la chaleur dont on eſt animé pour la deffenſe de la verité.

L'ignorance de la Langue fait que l'on employe ſouvent les figures, faute de ſçavoir s'exprimer : la neceſſité a d'abord obligé les hommes à s'en ſervir, & enſuite on les a employées pour embellir le diſcours.

Si une choſe eſt naturelle non par ſa ſimplicité, mais à pro-

portion qu'elle eſt plus facile & plus proche de ſon origine en matiere de morale, le ſtile ſimple, qui n'a été employé que dans les ſiécles les plus polis, ſera le plus artificiel & le plus difficile.

Si d'un côté la méthode d'écrire un diſcours, & de l'apprendre par cœur, attire les applaudiſſemens & les éloges, l'on peut dire d'un autre, qu'elle perſuade beaucoup moins, & que dans les ſiécles barbares, où l'on ignoroit le bon ordre, la beauté de l'élocution & la pureté du ſtile, l'on ne réuſſiſſoit pas mieux à émouvoir, & à entraîner les volontés, que dans les ſiécles où l'éloquence

a été la plus cultivée.

Puiſqu'il dépend de nous de raiſonner juſte, & que la mémoire eſt un pur don de la nature, comment eſt-il arrivé qu'il eſt plus honteux à un Orateur, de manquer de mémoire, que de mal raiſonner?

Il y a une certaine maniere noble d'exprimer toutes choſes; le ſublime eſt au ſtile, ce que l'héroiſme eſt à toutes les conditions: l'on peut auſſi dire qu'il y a une certaine maniere noble de s'exprimer ſur toute ſorte de Sujets.

Rarement échape-t'il, une expreſſion fine & délicate, qui n'eſt pas fondée ſur quelque maniere ordinaire de ſentir

ou de s'exprimer, eſt un rafinement & une vaine ſubtilité.

La morale qui ne roule que ſur des idées ſpirituelles & élevées, ne peut s'exprimer que par des figures priſes de ce qui ſe paſſe dans les operations les plus nobles du corps; ce qui fait conclure mal-à-propos, qu'il falloit s'étudier à traiter toutes les matiéres de morales avec un ſtile figuré, au lieu de s'exprimer le plus ſimplement que faire ſe peut.

L'Hiſtoire ne roulant preſque ſur des operations corporelles peu ſuſceptibles de figures, l'on a fauſſement crû qu'il falloit éviter dans l'Hiſtoire le ſtile figuré, & ſe tenir au ſimple.

Le ſtile de la Fable doit être familier, ce qui eſt d'autant plus difficile que le pas eſt gliſſant du familier au bas, & qu'il n'y a guere qu'une maniere unique de s'exprimer familierement, pendant que le ſtile grave eſt ſuſceptible de pluſieurs tours.

Le Dialogue dans lequel il faut qu'un Auteur conſerve dans la ſolitude du Cabinet le feu & le tour aiſé & naturel qui fait tout l'agrément de la converſation, eſt ce qu'il y a de plus difficile en matiére de compoſition & de ſtile.

Par la même raiſon qu'il n'y a point de ſi chetive Satire qui ne trouve des Lecteurs

peu

peu de perſonnes ſe ſoucient de lire un Panegyrique; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du ſtile: pureté d'expreſſions, choix d'épithetes, clarté, cadence de période, vivacité de comparaiſons, expreſſions brillantes, nouveauté & vivacité de tours & de figures; tout y eſt exquis. Quel dommage que tant d'art ſoit employé à ne faire ſur l'eſprit qu'une impreſſion paſſagere.

L'on ſouffre le médiocre dans tout ce qui eſt néceſſaire; mais le Panégyrique qui n'eſt fait que pour la gloire des morts, ou pour le plaiſir des vivans, devient inſurportable dès qu'il n'eſt pas excellent.

Bien des gens ont voulu se conformer au goût de leur siécle, & de la multitude, & n'y ont pas réüssi ; mais ceux qui cherchent la raison & le bon sens, manquent rarement de les trouver. Un Déclamateur dont les diverses infléxions de la voix & du geste, sont moins un effet du sentiment qu'il a de la chose dont il parle, que l'imitation de quelque habile Orateur, est aussi ridicule qu'une Veuve qui, à la mort de son mary, régleroit ses pleurs, non par le sentiment de sa perte, mais pour faire comme sa voisine.

Comme il y a des hypocrites qui en imposent, &

font croire à ceux qui ne s'en défient pas qu'ils ſont gens de bien, il y a auſſi des faux Orateurs qui abuſent de la facilité qu'ils ont à imiter les veritables pour perſuader l'erreur, & deſquels les gens peu éclairez ne ſçauroient ſe garder.

Si un Orateur manque des talens naturels & acquis dont nous avons parlé, qu'il travaille ſeulement à paſſer chez ſes Auditeurs pour un homme plein de probité, de prudence, de bienveillance & de modeſtie; avec cela qu'il parle, & je luy répons du ſuccès.



LA POETIQUE.

LEs Poëtes ne ſçauroient réüſſir à divertir, qui eſt leur principal but, qu'en donnant carriere à leur imagination, & en rempliſſant leurs compoſitions de fixions. Cependant comme les Poëtes ont été les premiers Hiſtoriens, & les premiers Philoſophes qui étudient l'Antiquité, l'on ne ſçauroit ſe diſpenſer d'étudier les anciens Poëtes.

L'imagination qui eſt une faculté moyenne entre la ſimple perception des objets ex-

terieurs par les ſens & l'entendement pur, ayant beaucoup plus de force que l'évidence pour émouvoir les paſſions, & pour nous faire pourſuivre avec ardeur ce qui nous eſt utile, & fuir ce qui nous eſt nuiſible ; tout ce qui entre dans nôtre eſprit par la voye de l'imagination, y doit faire une impreſſion beaucoup plus vive que le ſimple raiſonnement ; & les verités de Morale revêtues de la meſure & des métaphores de la Poëſie doivent plus xciter l'attention, que les entences des Philoſophes énuées de ces ornemens.

La difficulté que l'on ſent

qu'il y a de bien s'exprimer par meſure & par rimes, fait que l'on eſt agréablement ſurpris, lorſque l'on voit quelchoſe de bien dit d'une maniere difficile.

La Poëſie gît dans un arangement méſuré de paroles qui admet des fixions, & des figures plus hardies que celles de l'éloquence.

Le nombre & l'harmonie chatoüillent l'oreille, la fixion flatte l'imagination, & les figures excitent les paſſions; ainſi un diſcours meſuré qui préſente à l'eſprit des idées ſimples, ſoit qu'elles ſoient vrayes ou fauſſes, s'il eſt dénüé de figures, d'i-

mages agréables & interressantes, n'eſt pas un Poëme.

Ainſi un Diſcours ſententieux, ou une fixion agréable & ingenieuſe, pleine de figures & d'ornemens, mais qui n'étant pas meſurée, ne flatte pas l'amour que les hommes ont pour l'harmonie, n'eſt pas un Poëme.

Puiſque toutes les idées viennent des ſens, ce n'eſt que par force que nous employons les idées abſtraites; nous retombons toûjours dans le goût des idées ſenſibles, & pour nous divertir il nous faut répréſenter les idées abſtraites des paſſions, des vices & des vertus ſous

des perſonnages feints.

La fixion eſt ſi bien du reſſort de la Poëſie, qu'un Poëte péche autant contre les régles de ſon Art, lorſqu'il raporte les évenemens ſimplement comme ils ſont arrivez, qu'un Hiſtorien lorſqu'il les raporte comme ils ont pû être.

L'amour que nous avons également pour le vray & pour le merveilleux, fait que les fixions dont on nous amuſe, ne nous plaiſent qu'autant qu'elles renferment le merveilleux accompagné du vrai-ſemblable.

Que ſi l'on veut abandonner le vrai-ſemblable, alors le

merite d'une fixion consiste à s'en éloigner le plus qu'il est possible ; d'où vient que l'on a lû avec empressement tant de contes d'une absurdité monstrueuse.

L'imagination aime à trouver l'harmonie & la cadence dans tout ce que l'on sçait n'être fait que pour nous divertir, comme sont les Comedies, les Fables & les Chansons dont le stile n'a rien de Poëtique.

Il y a des Lecteurs qui veulent être divertis sans peine, & qui réservent leur attention pour les choses sérieuses ; ce sont eux qui ont introduit dans certaines lan-

gues l'uſage de loüer un Poëte, en diſant qu'il s'exprime ſi naturellement, que l'on ne ſçauroit parler autrement en Proſe.

La néceſſité d'exprimer ſa penſée veut que l'on paſſe ſouvent à un homme quelque mot ou quelque phraſe irréguliere ; mais que dans de certains Pays les Poëtes, à cauſe de la contrainte du vers, employent à tout bout de champ, des mots, des phraſes & des tranſpoſitions qui ne ſont point reçûës dans le Diſcours, c'eſt ce qu'on n'eſt nullement obligé de leur pardonner.

C'eſt en faveur de la me-

ſure & de l'harmonie, que l'on s'accoûtume ſi bien à paſſer aux Poëtes tant de tranſpoſitions, d'improprietés & de fautes contre la Grammaire, que ces fautes échapent quelque fois à la critique la plus ſévere; ce qui ſe fait auſſi ſouvent en faveur de ceux qui écrivent agréablement en Proſe.

Le but de la Poëſie eſt de divertir les hommes qui ne ſont ny Sçavans du premier ordre, ny d'une ignorance craſſe, leſquels aiment à rencontrer l'utile & l'honnête joints à l'agréable.

Ceux qui tirent toutes leurs figures des choſes les

plus communes, & ceux qui les tirent de ce que les Arts, la Fable, & la Philoſophie ont de plus recherché, donnent dans deux extremités également vicieuſes.

Nous ne devons pas chercher dans les Ouvrages de ceux qui nous ont précedé, les régles de ce qui doit plaire; mais dans la nature de l'homme.

C'eſt un grand préjugé contre un Ouvrage, lorſque les Commentateurs ſont diviſés ſur le but que s'y eſt propoſé ſon Auteur, puiſque c'eſt ce qui doit y être le plus clair.

Les Sçavans après avoir

réduit tous les Ouvrages en vers à de certaines classes, & avoir assigné à chacun de certaines régles, ont déploré le mauvais goût du Siécle, lorsque le Public faisoit accueïl à des ouvrages où ces régles n'étoient point observées.

L'on doit pardonner à un Poëte qui faisant paroître beaucoup de genie, d'invention & de travail, a suivi le mauvais goût du Siécle grossier dans lequel il a vêcu; mais l'on doit toûjours juger d'un Poëme par les régles invariables du bon sens.

L'enthousiasme est une chaleur d'imagination à laquelle on s'abandonne, qui produit

des beautés ou des deffauts, ſelon qu'il eſt bien ou mal réglé.

L'Ode eſt un Poëme court, dans lequel le Poëte eſt tout conduit par ſon genie extrémement harmonieux & composé de Stances égales, qui n'eſt fait que pour les gens d'eſprit, d'un ſtile concis & élevé, ſuſceptible de tout ce que la Poëſie a de plus fin & de plus hardy dans les figures & dans les alluſions, que ſa brieveté autoriſe contre la régle de tous les autres Poëmes, à commencer par une eſpece d'enthouſiaſme, pourvû qu'il ſoit ſoutenu juſqu'à la fin.

Un Poëme qui contient dans un petit nombre de vers une instruction déguisée sous l'allegorie d'une action, s'appelle une Fable; s'il contient quelque centaine de vers, c'est un Poëme Epique.

Le Poëme Epique est un fait décrit de maniere à attacher, à émouvoir & à surprendre les lecteurs: comme le retour d'Ulysse à Itaque, l'établissement d'Enée en Italie, la Prise de Jerusalem, & le Voyage de Thélemaque pour chercher son Pere. Un Poëme Historique peut être excellent sans cette unité d'action.

Il faut donc qu'un Poëte,

pour produire cet effet, ait un grand ſoin dc retrancher de ſa narration tout ce qui eſt indifferent, pour ne préſenter à l'eſprit que des choſes dignes d'attention & de curioſité.

Les récits & les autres endroits qui ne contiennent ni paſſions, ni grands ſentimens doivent être ſoutenus par toute la dignité de l'expreſſion & du ſtile le plus travaillé, tandis qu'il faut exprimer naturellement les paſſions & les grands ſentimens.

Le Roman eſt un eſpece de Poëme Epique: celuy qui ne contient que des intrigues d'Amour, eſt tout François,

chez qui seul se trouve le modele d'un commerce aisé & poli entre les deux Sexes.

Dans le parallele que l'on fait de la Peinture avec la Poësie, elles ont ceci de particulier, que l'imitation fait le mérite de la Peinture, & le choix celui de la Poësie.

Une affaire politique conduite par des personnes distinguées dans l'Histoire, ou dans la Fable, est le sujet de la Tragedie, comme quelque fait familier & populaire est celui de la Comédie.

Dans une répresentation que l'on sçait n'être faite que pour divertir, l'on se prête volontiers à la fiction, & mal-

gré la cenſure des Maîtres de l'Art, on pardonne aiſément quelques fautes contre l'unité de lieu & de tems, lorſque ces fautes ſont compenſées par d'autres agrémens.

Si le but de la Tragedie eſt d'émouvoir la pitié & l'indignation, il ne faut pas que l'Auditeur s'attende toûjours à voir enfin la Vertu triompher, & le vice puni : & l'Auteur ne ſe doit pas faire une loy de changer la Tradition, ou la Fable qui en fait le ſujet, pour donner lieu à une juſtice qui ne ſçauroit ſe rencontrer toûjours dans la fiction.

Puiſque le viſage n'exprime pas moins les paſſions par la varieté de ſes traits, que par

celle de la voix ou du geste, il est surprenant que des Nations aussi polies que l'étoient les Grecs & les Romains, ayent souffert que les personnes de leurs Théâtres parussent toûjours masquées; puisque nous voyons que les masques ne divertissent gueres que le petit peuple & les enfans.

Si la Comédie se propose de divertir l'Audience en tournant en ridicule toute sorte de défauts, elle y a souvent réussi; mais je n'ay jamais connu personne qui en soit revenu plus homme de bien.

L'Eglogue, ou l'Idylle Pas-

torale eſt un Poëme compoſé d'un ſtile pur, harmonieux & fleury, où ſous les noms de Bergers, & ſous des images champêtres, on peut décrire l'état & les ſentimens les plus relevés.

La Comédie étant une image de la vie civile, un homme qui a de l'éducation, un bon eſprit, & l'uſage du monde, peut juger de la juſteſſe, ou de la fauſſeté des caracteres des Perſonnages de la Comedie : mais où doit-il aller pour juger de ceux de la Tragedie ou de l'Eglogue?

Les hommes ſe propoſant tous dans leurs travaux une vie tranquille que leurs paſ-

ſions les empêchent d'embraſſer, lorſqu'elle ſe préſente à eux, ils aiment auſſi tous la deſcription d'une vie tranquille & champêtre qui fait le ſujet de l'Eglogue, pourvû que cette deſcription ne ſoit pas d'une ruſticité à choquer les idées de délicateſſe & de politeſſe, qui leur ſont devenuës comme naturelles par l'éducation & la coûtume.

Tous les plaiſirs de la Cour & de la Ville étant des plaiſirs pénibles & contraints, il eſt plus naturel de mettre la ſcene d'une vie tranquille à la Campagne, parmy les Brebis & les Chévres, comme font les faiſeurs d'E-

glogues, que dans les Villes.

Lorſque l'on introduit un Berger, il faut prendre garde que ce n'eſt pas un eſprit cultivé & à réflexion, mais un eſprit uniquement ſenſible aux faits dont il rapporte ſouvent d'une maniere courte & peu liée, des circonſtances dont des perſonnes inſtruites ſont peu frapées, & qui ſans jamais avoir tiré de conſéquences generales, expriment ſimplement ce qu'il ſent: on y joint tout au plus quelques comparaiſons, ou quelques Proverbes.

L'Epigrame eſt un petit Poëme ſuſceptible de toute ſorte de ſujets, qui doit finir par une penſée vive nette & ſujette.

L'Epigrame qui eſt un petit Poëme ſuſceptible de toutes ſortes de Sujets ; les Chanſons & les autres petites Piéces de Poëſie qui ſont de même goût, ſont les ſeuls qui admettent les jeux de mots, les pointes, les antithéſes, les nouveaux tours, les Parodies, les Anagrames & les comparaiſons de choſes dont les raports ne ſont que fort ſuperficiels ou accidentels, & autres petites beautez.

Quelqu'un a donné une recette pour faire un Poëme Epique : un homme avec un genie médiocre & un grand travail peut en ſuivant de certaines régles faire un Poëme

Epique, ou un Opera, ſans autre défaut que celuy d'ennuyer : mais une bonne Epigrame, ou un bon Vaudeville ſont un pur effet du genie, ſans le ſecours d'aucunes régles.

L'imagination de chaque particulier eſt une eſpece de lunette qui répréſente les objets un peu differens de ce qu'ils paroiſſent aux autres. Un homme ne ſçauroit raporter une choſe ſans l'alterer un peu par quelque mélange de ce tour particulier d'imagination. Un Valet qui raporte ce qu'il a oüy dans une converſation polie, & un Pédant qui applique les beaux paſſages des

Auteurs classiques, les ternissent par ce tour particulier qu'ils leur donnent.

Comme on a vû d'habiles Peintres qui n'ont jamais pû tirer de certains visages, & de bons Poëtes qui n'ont jamais réussi dans de certains genres de Poësie; il y a aussi de certains Auteurs qui ne peuvent être bien entendus que par ceux dont la conversation seroit convenue avec la leur, s'ils s'étoient fréquentez.



PENSE'ES PHILOSOPHIQUES.

LE genie Philoſophique & l'eſprit Philoſophique, ſont deux choſes differentes : l'un eſt un don de la Nature, l'autre eſt le fruit de l'Art & du travail.

Le premier ſert à acquérir avec plus de ſuccès les connoiſſances Philoſophiques, le ſecond à les employer avec plus de ſageſſe.

Le but & le prix de l'étude de la Philoſophie, c'eſt l'eſprit Philoſophique : c'eſt-à-dire,

un bon eſprit, un eſprit qui aime ſouverainement la Vérité, l'Equité, la Juſtice, la Paix & la Pieté, dont il eſt religieux obſervateur ; c'eſt la Pierre Philoſophale.

Le Temperament, les Paſſions, les Préjugés, l'Education, la Coûtume, la Fortune, ſont des aydes, ou des obſtacles au bon eſprit.

L'eſprit Philoſophique eſt produit & entretenu par la Philoſophie, c'eſt-à-dire, par cette Science, qui en donnant des préceptes pour bien penſer, avec une connoiſſance de Dieu & des choſes naturelles proportionnées à la capacité de chacun, & à la

nature de chaque chose, nous enseigne le moyen d'arriver à la Vertu & au bonheur.

La Philosophie éclaire & enrichit l'esprit par une juste exposition des choses corporelles & incorporelles, & par la consideration de toutes les manieres dont ces choses nous frapent & nous émouvent ; elle le dresse & conduit par le moyen des régles nécessaires pour bien penser, bien parler & bien vivre ; elle l'étend & éleve par ses differentes recherches ; elle l'anime & le fortifie par de fréquentes disputes ; elle le polit & l'aiguise par toutes sortes d'exercices ; & par tou-

tes ces choſes, elle le dégage & le perfectionne.

Le Philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme verſé dans la Philoſophie & qui a l'eſprit Philoſophique, eſt dégagé des préjugés & maître de ſes Paſſions, accoûtumé à conſiderer les choſes avec attention, à les peſer mûrement, à juger ſans paſſion, à tirer des conſéquences avec diſcernement, à diſpoſer ſes penſées avec juſteſſe & avec ordre.

Exercé à penſer, à parler & à vivre ſelon les régles, il faut douter, examiner, ſçavoir & ignorer.

Le Philoſophe s'éforce,

autant que le permet la foibleſſe humaine, de connoître l'origine des choſes, leurs élémens, leurs raports, leurs différences, leurs uſages, les voyes & les principes des ſciences, la ſource & le remede de l'erreur & du vice, les empêchemens & les ſecours de la Vertu & du bonheur, & le but, les fondemens & les liens de la vie & de la ſocieté humaine.

Par le moyen de toutes ces choſes, il ſe trouve plus propre à la recherche de toutes ſortes de veritez, à découvrir les préjugés, à combattre l'erreur, à émouvoir & à calmer les Paſſions, à inſinuer la

Vertu, à détruire le vice, à établir de bonnes Loix, à examiner les choſes, les faits & les perſonnes, à former des deſſeins, à pénetrer ſes penſées avec clarté & avec juſteſſe, à interpreter fidellement & judicieuſement les écrits, tant Sacrés que Prophanes, à terminer avec ſageſſe & avec douceur toutes les diſputes, & s'acquitter heureuſement de toutes ſortes de devoirs & d'emplois.

Le Philoſophe recherche ſoigneuſement la Verité; il en fait volontiers part aux autres, mais avec prudence, & la reçoit agréablement, & avec connoiſſance, de la

main même de ſes ennemis.

Quoique plus fort en raiſons qu'en citations, il eſt plus propre que d'autres à acquerir la veritable érudition. Il eſt prompt à enſeigner, mais plus prompt à apprendre; il apprend comme pour enſeigner, & enſeigne comme voulant apprendre.

En vieilliſſant il apprend, il déſaprend, il devient plus docile, & enfin ce qu'il ſçait; c'eſt qu'il ſçait fort peu de choſes.

S'il rougit, ce n'eſt point de ſon ignorance, mais de ſa négligence.

Il eſt de toutes Sectes, & n'eſt d'aucunes; il ne domine

point ſur les ſentimens d'autrui, & ne laiſſe perſonne dominer ſur les ſiens, excepté ſur la Religion. Plus déſireux de verité que de gloire, il ne diſpute point pour triompher, mais pour faire triompher la Verité, & regarde comme une victoire d'être vaincu. S'il penſe comme peu de gens, ce n'eſt point parce qu'ils ſont peu, c'eſt que peu penſent bien. Il parle comme la multitude, non parce que c'eſt la multitude, mais parce que dans les diſcours, & dans la conduite, il faut s'accorder à la multitude & à l'uſage ſans bleſſer la Verité ni la Vertu. Il ne déguiſe

point pour ne point tromper ; il se tait de crainte de choquer. Equitable estimateur des choses, il n'exagere, ni n'extenuë ; il veille sur lui-même pour être toûjours en effet ce qu'il veut toûjours être en apparence, & pour n'être en aucun sens ce qu'il ne voudroit jamais paroître. S'aimant plus, & se connoissant mieux qu'il n'aime & ne connoît les autres, il est juge plus severe pour soy que pour autruy. L'équité lui fait juger des autres par lui-même, & la Prudence de lui par les autres. Pour ne pas écarter les avis qu'on pourroit lui donner à propos, il reçoit ceux qu'on

lui donneroit à contre-temps ; l'oppoſition qu'il trouve à ſes ſentimens lui donne lieu de s'exercer , & de s'inſtruire, bien loin de s'en offencer. S'il doute, ce n'eſt point pour douter, c'eſt pour mieux connoître ce qui eſt douteux ; il croit pouvoir ſe défier des préventions & des paſſions d'autrui, comme il ſe défie des ſiennes propres. Il ne met point l'eſprit à dire ce qui ne peut-être entendu ſans beaucoup d'eſprit. Il ne juge des choſes que proportionément à ce qu'il en conçoit, ſans ſe payer de mots , & ſans vouloir en payer les autres.

Le Philoſophe dit plus ſou-

vent, cela me paroît ainſi, qu'il ne dit, cela eſt ainſi.

L'on juge de la Philoſophie par les diſcours, & du Philoſophe par les mœurs.

C'eſt une vaine Philoſophie que celle qui ne nous rend ni plus judicieux, ni plus vertueux, ni plus heureux, ni plus zelés pour le bonheur des autres.

La vraye Philoſophie nous affranchit des préjugés & des opinions populaires, & rétabliſſant la raiſon dans ſes juſtes devoirs, nous met en état de reconnoître nos erreurs & celles de nos Maîtres.

Le droit de mépriſer la Philoſophie doit coûter le ſoin

&

& la peine de l'étudier.

Le vulgaire eſt ordinairement l'Antipode des Philoſophes.

Ce n'eſt point la condition qui met au rang du vulgaire, c'eſt un certain tour d'eſprit commun à toutes ſortes de conditions. Eſtre paſſioné, crédule, précipité, opiniâtre, amateur du merveilleux, admirateur de l'Antiquité, reſpecter les erreurs, mépriſer la Verité toute nuë, ne voir que par les yeux d'autruy, juger du mérite par la Fortune, décider de la Vérité & de la Juſtice par ſon utilité particuliére, par les préventions de l'Enfance, ſur

l'authorité de ſes Maîtres, par le bruit & par l'exemple de la multitude, prendre de grands mots pour de grandes choſes, le grand parleur pour le Sçavant, le Docteur pour l'homme docte, l'opiniâtreté pour fermeté, l'emportement & la colere pour le vray zéle, la ſoumiſſion aveugle pour raiſon & pour modeſtie, la ſuperſtition pour ſolide Pieté, la docilité pour la légereté, la modeſtie & la retenuë pour timidité & pour ignorance, la modération & la douceur pour indifférence & pour tiédeur, la liberté d'examiner pour orgüeil & pour licence : ce ſont les principaux caracteres de

l'eſprit Anti-philoſophique, ou vulgaire.

La raiſon dont tous les hommes ſe piquent, que pluſieurs combattent, que la plûpart abandonnent, & que peu de gens connoiſſent, étant cultivée par la Philoſophie, eſt l'arbitre commun & ſuprême de toutes ſortes de diſputes au ſujet du vray, du faux, du bien, du mal, de ce qui eſt juſte ou injuſte.

Dieu a donné à l'homme la raiſon & le ſens, non pour pénetrer le fond des choſes, mais pour bien diſcerner celles qui lui ſont utiles.

C'eſt s'arracher les yeux que d'aſſervir ſa raiſon à qui

que ce ſoit ; on ne parle pas de la Religion : c'eſt abuſer de la raiſon que de n'en pas uſer.

Le bon uſage de la raiſon eſt la meſure du merite & de la loüange. L'uſage que l'homme fait de ſa raiſon le met au-deſſus de l'homme & au-deſſous de la bête.

Si la raiſon eſt corrompuë, tous nos raiſonnemens le ſont auſſi. C'eſt à la raiſon de chacun à ſe preſcrire des régles & des bornes. La raiſon ne connoît bien ſes forces qu'àprès avoir tenté au-delà.

La Vérité qui eſt la conformité de nos jugemens avec les choſes, eſt le but de l'étu-

de & de la Philoſophie, le fruit du travail & de la vigilance.

Quelquesfois un préſent du hazard eſt le plus ſûr chemin de la Vertu & du bonheur.

C'eſt chercher Dieu que de chercher la Vérité; qui n'a pas recherché la Vérité, n'a pas vêcu en homme, c'eſt un bonheur de rencontrer la Vérité par hazard, c'eſt un merite de la trouver par ſes recherches : qui ne l'a pas recherchée par dégré & avec ſes propres yeux, peut être; non pas certain, mais opiniâtre.

Aimer ſincerément la Vé-

rité, se dépoüiller de ses préjugés, se servir bien & librement des raisons, observer exactement les choses & les circonstances, ce sont les propres dégrés de la Vérité.

Souvent il est plus utile de chercher la Vérité que de la trouver. Voicy le souverain & le divin caractére de la Vérité. Nous devons tenir pour vray tout ce qui nous paroît indubitablement vray, lorsqu'étant exercés dans l'art de penser, nous l'avons examiné avec sincerité, avec attention & avec ordre.

Les choses Morales & Historiques ont une évidence presqu'égale à celle des Mathématiques.

Tout paroît uni, clair & facile à ceux qui s'arrêtent à l'écorce & à l'apparence.

Lorſque le clair & l'obſcur, le certain & l'incertain, ſe trouvent en un même ſujet, l'on ne doit embraſſer, ni rejetter l'un pour l'autre.

Des traces profondes du cerveau contrefont l'évidence : ſouvent la vrai-ſemblance eſt priſe pour la vérité. Il y a pluſieurs dégrés de vrai-ſemblance, mais non pas de vérité.

L'antiquité, la nouveauté des opinions, le nombre, la forme, les titres des maîtres & des diſciples, ce ſont des appuis communs à la vérité, & à l'erreur, des marques de

vrai-ſemblance, & non pas de verité; des motifs d'examen, & non pas des fondemens de certitudes.

Le vrai eſprit fort n'eſt pas celui qui rejette les opinions populaires, mais qui s'attache aux fortes raiſons qu'il y a de les rejetter.

L'autorité marque ce qui ſe dit, & ce qui ſe croit; la coûtume indique ce qui ſe fait; la raiſon enſeigne ce qu'il faut croire, ce qui ſe doit dire, & ce qui ſe doit faire.

Croire ſans avoir Philoſophiquement raiſonné, examiné les choſes, & les perſonnes, ce n'eſt point croire; c'eſt croire que telles ou telles cho-

ſes ſont crues, & peuvent l'être, & c'eſt pour ainſi dire croire que l'on croit.

Un Philoſophe qui médite ſeul & tranquillement, eſt plus en état de trouver la vérité, qu'une aſſemblée de diſputeurs d'un eſprit & d'un cœur ſervile.

Ce n'eſt point en décidant qu'on ſe montre Sçavant, c'eſt en démontrant; car ce qui fait donner le nom de Docte & de Docteur, ce n'eſt pas de ſçavoir la vérité, mais de ſçavoir bien, & bien parler de ce qui paſſe pour vérité.

Il faut ſuivre ceux qui nous ont devancés, ſi l'on croit par conviction qu'ils ayent pris le droit chemin.

Plus le monde eſt ancien, moins il a d'âge & d'experience; plus il eſt moderne, c'eſt-à-dire, plus il eſt proche de nous, plus il eſt âgé & expérimenté.

Les préjugés, ce ſont toutes ſortes d'opinions temerairement conçûës, ou reçûës dans l'enfance, & celles qu'on a bâtis deſſus.

La précipitation cauſe les préjugés, & preſque toûjours quelque erreur les entretient.

La contagion des préjugés inévitable à l'enfance foible & crédule, eſt extrémement opiniâtre; tous la condamnent, peu la connoiſſent, moins encore l'attaquent, très peu s'en

défont, & nul ſans la Philoſophie ne peut s'en garentir parfaitement.

La prévention n'ayant point de principes, reçoit ſans régles & ſans examen, en un lieu & dans un tems, ce qu'elle rejette dans l'autre.

Souvent les préjugés ſont plus enracinés, plus cachés, & plus puiſſans que les vices.

Les Gens de Lettres avancés en âge, & non Philoſophes, s'attachent à leurs préjugés par plus de motifs que les jeunes.

Connoître ſes préjugés, c'eſt le premier pas des ſciences; s'en d'épouiller, c'eſt en abréger le chemin.

Mieux on connoît les préjugés, plus on a de raiſon d'examiner.

Il n'y a ni examen, ni évidence, ni ſcience qu'après avoir douté en Philoſophe.

Il n'y a que le doute, & l'examen, qui nous donnent le droit d'affirmer, ou de nier.

C'eſt folie que de prétendre qu'on ne peut ſe tromper, s'il eſt ſi naturel, & ſi ordinaire à l'homme de tomber dans l'erreur.

Il dépend de nous d'éviter l'erreur, en ſuſpendant nôtre jugement.

Celui qui ſe trompe en cherchant la vérité, paroît plus ſage que celui qui la trouve ſans la chercher.

Les

Les diſputes aident à découvrir la verité.

Ne nous plaignons point d'être odieux aux gens qui nous le ſont, parce qu'ils ne penſent pas comme nous.

Punir un homme pour n'être pas de nôtre ſentiment, c'eſt donner contre nous-mêmes un exemple à un adverſaire plus fort que nous.

Les accuſations d'erreur, d'opiniâtreté, d'orgüeil, de nouveauté, de ſingularité, ſont des récriminations vulgaires, où l'on a le même droit de part & d'autre.

C'eſt aller contre l'équité & le bon ſens, que de témoigner plus de chaleur contre

ceux que nous croyons qui penſent mal, que contre ceux qui vivent mal.

On connoît le mal, & on le ſuit avec plaiſir, mais il n'en eſt pas de même de l'erreur.

Dans celui qui ſe trompe, c'eſt moins l'erreur qu'il faut blâmer, que la négligence, ou l'opiniâtreté qui n'eſt guerres connuë que de Dieu.

L'erreur qui nous empêche de ſouffrir les ſentimens contraires aux nôtres, eſt une erreur auſſi opiniâtre que pernicieuſe.

Sous le nom & le maſque de la vérité, l'erreur s'arroge des droits que la verité rejette avec horreur.

L'erreur emprunte de l'imagination, & des passions, par son humeur impetueuse & turbulente; mais la vérité tire de l'intelligence & de la raison, son esprit de douceur & de paix.

L'erreur & le préjugé ont plus de force pour émouvoir le commun des hommes, que des vérités bien claires.

C'est violer le droit de la nature & s'opposer à la vérité, que d'ôter la liberté de penser & celle de parler modestement.

Nous ne sommes maîtres ni de nos sentimens, ni de ceux d'autrui.

Il répugneroit que Dieu

même nous ordonnât de penſer le contraire de ce que nous ſçavons certainement.

Ceux qui enſeignent, peuvent ſans injuſtice être ſoupçonnés de trahir, ou de cacher leurs ſentimens, comme auſſi d'ignorer ſouvent, ou de traveſtir celui de leurs adverſaires.

Faire profeſſion de penſer au gré d'un autre, c'eſt tromper, ou ſe tromper.

Nous ſommes bien moins aſſurés de la ſincerité & de l'attention des autres, dans l'examen, que de la nôtre propre.

Une vérité n'eſt point oppoſée à l'autre.

L'erreur ne preſcrit point contre la vérité.

C'eſt une grande ſcience que de ſçavoir ïgnorer.

Sans art & ſans docilité, on ne ſçauroit enſeigner, ny apprendre parfaitement la vérité.

La vérité n'a qu'une ſeule face, mais l'erreur en a pluſieurs.

L'on raiſonne avec plus facilité & d'aſſurance, lors qu'on a appris par le moyen de la Logique à ſe bien ſervir de ſa raiſon.

En diſtinguant bien les differentes ſignifications des mots, l'on éclaircit les idées, l'on facilite les définitions &

l'on résout quantité de difficultés & de sophismes.

Le discours figuré n'est point obscur, quand on y est accoûtumé.

Il y a plus de subtilité que d'utilité dans l'art vulgaire des sillogismes.

Ce sont les passions, les préjugés, les équivoques & la précipitation, qui nous jettent le plus souvent dans de faux raisonnemens.

Les argumens tirez de ce qui peut rendre odieux un adversaire, sont indignes d'un Philosophe: ils rendent l'adversaire odieux au menu Peuple, mais ils ne montrent point aux gens sensés la fausseté d'un sentiment.

Si à peine pouvons-nous résoudre l'infiniéme partie des questions qui regardent les choses finies, pourquoi entreprendre de pénetrer toutes celles qui roulent sur l'infini. Quand il s'agit de l'infini la retenue du Philosophe ne brille pas moins que sa subtilité.

L'esprit est une substance sans étenduë & immortelle; ce qu'elle a d'essentiel qui nous est connu, c'est la faculté de penser.

L'union de l'ame & du corps, est un ouvrage divin & inexplicable.

Notre corps s'émeut par la volonté de Dieu, & suivant la

volonté de nôtre ame.

L'eſprit ſe connoît, ſe ſent lui-même, & ſent qu'il eſt different de ſon corps.

L'eſprit ſe conduit lui-même en réglant ſes penſées, & gouverne le corps en modérant ſes déſirs.

Les préjugés & les paſſions dereglées, c'eſt ce qui reſſerre, affoiblit & corrompt l'eſprit.

La ſageſſe au contraire & la vertu le guériſſent, le fortifient, l'étendent ſans qu'il ait beſoin de connoître parfaitement ce qu'il eſt.

La diverſité du ſexe n'emporte point celle de l'eſprit: ſouvent c'eſt le temperamment, & le plus ſouvent c'eſt

l'éducation qui font la difference des eſprits.

La Philoſophie recherche, diſtingue & arange nos idées, mais elle n'explique point ce qu'elles ſont en elles-mêmes; toutes nos idées tirent leur origine de l'experience, ou de la réflexion.

Tous les raiſonnemens ſont vains & ſans force contre ce que nous ſentons.

Les ſens ne nous trompent que lors que nous ne ſommes pas ſur nos gardes.

Les ſens nous répreſentent les objets, comme la nature le demande.

Le témoignage des ſens, eſt un témoignage divin.

Nous conçevons beaucoup de choſes, que nous n'imaginons pas ; mais nous n'imaginons rien que nous n'ayons auparavant apperçu par les ſens.

Souvent ce qui échape aux ſens, échape auſſi à l'eſprit & le jette dans l'illuſion.

La chaleur & la couleur, ne ſont pas en nous ce qu'elles ſont dans les objets.

La principale connoiſſance d'un Philoſophe après celle de Dieu, c'eſt celle de ſoi-même.

Nous ſommes trop près de nous-mêmes pour nous bien connoître, & nous ſommes trop éloignés des autres pour les connoître parfaitement ;

il n'y a que la Philoſophie qui puiſſe établir les juſtes proportions.

Nous ſommes en état de connoître les autres choſes à proportion de ce que nous nous connoiſſons nous-mêmes.

C'eſt par une longue & profonde étude de ſoi-même que l'on commence à découvrir l'important ſecret d'exciter & d'apaiſer les Paſſions.

La Phyſique ou la ſcience qui compoſe l'aſſemblage des corps naturels, eſt une démonſtration continuelle d'une Puiſſance & d'une Sageſſe infinie; elle délivre notre eſprit de divers préjugés, & enrichit tous les jours la ſo-

cieté par ses découvertes.

Les experiences sont les aiguillons de nos recherches, les commencemens de la Science, les fondemens des Systêmes, & sont beaucoup plus certaines que les raisonnemens.

On ne trouve qu'énigmes dans l'Homme & dans l'Univers: la fiévre & l'Aimant sont des énigmes, leurs Phénoménes ou leurs effets, en sont les caracteres.

La nature ou la cause cachée des Phénoménes, c'est le Systême, ou le mot que l'on cherche pour les expliquer.

Plus le mot de l'énigme

eſt clair, ſimple & entendu, plus il plaît par ſa convenance.

Découvrir au juſte la groſſeur, la figure, la ſituation ou l'arrangement, le repos ou le mouvement des parties inſenſibles des corps, par exemple de l'Aimant, c'eſt trouver le mot de l'énigme.

Plus les Phénoménes ſont merveilleux, plus ils demandent de précautions pour être reçûs.

Tous les differens Syſtêmes des Anciens & des Modernes, en exerçant l'eſprit, font voir l'obſcurité de la Nature, & ſont plus propres à moderer nôtre curioſité qu'à la remplir.

Celui-là ne prononce qu'à la legere ſur l'obſcurité de la nature, qui n'a pas eſſayé d'en pénetrer les myſteres; il n'eſt pourtant pas inutile de l'avoir recherché.

Nous découvrons nos propres forces, & celle de la Nature, en tâchant de l'aprofondir.

L'uſage ordinaire des choſes, n'en demande point une parfaite & profonde connoiſſance.

Plus le fond des choſes eſt caché, & moins il paroît néceſſaire de le connoître, pour la conduite de la vie, & pour le bonheur.

Dans l'explication de la

nature, il eſt plus aiſé d'attaquer, que de deffendre.

Juſqu'à préſent les Phyſiciens ont recherché inutilement un Syſtême univerſel & parfait.

Le Syſtême Aſtronomique de Copernic eſt le très-vraiſemblable.

On ne ſçauroit determiner ou les limites, ou la figure de l'Univers.

C'eſt une grande vanité de dire que l'Univers n'a été fait que pour la Terre & pour l'Homme.

Il ſe peut faire que les Aſtres qui paroiſſent les plus petits, ſoient en effet les plus grands.

La matiere, la maſſe, & la ſituation du Soleil & de la Terre, nous font voir la fixité du premier, & le mouvement de l'autre.

La Terre paroît placée au centre du Monde ſans y être.

La ſituation & le mouvement de la Terre, conviennent parfaitement avec ſa fin.

L'on voit que le flus de la Mer dépend de la Lune, mais on ne voit pas comment.

L'Art travaille & contrefait les métaux, la Nature ſeule les produit.

L'Aimant eſt plus excellent que l'Or & les Diamans.

De ce que l'Air eſt peſant, prouve qu'il eſt leger.

Il ne paroît pas que la matiere qui eſt le premier principe interieur des corps, ſouffre ni diminution ni augmentation.

Il n'y a pas moins de matiere dans un vaiſſeau vuide, que dans un vaiſſeau plein.

Nous ne connoiſſons la grandeur abſoluë d'aucune choſe.

Il n'y a rien de ſi petit qui ne puiſſe décroître, ni rien de ſi grand qui ne puiſſe augmenter.

L'on a raiſon de douter ſi tous les hommes voyent le même objet ſous la même grandeur & ſous les mêmes couleurs.

Le mouvement eſt l'ame du monde & des vivans, la force des corps, la cauſe de tous leurs changemens, & fait la liaiſon de l'eſprit & du corps.

Sans le mouvement, rien ne ſe fait hors de nous, ſur nous, en nous, & par nous, & rien n'eſt connu de nous, pas même le repos: cependant l'on ne conçoit pas ce que c'eſt que la force de mouvoir, ni ce qui ſe paſſe des choſes à nous, ni de nous aux choſes dans le mouvement.

Pour démontrer que de certains Eſtres ſont de pures machines, avant toutes choſes, il en faudroit rendre

ſenſible toute la ſtructure & toute l'œconomie.

Le Ciel ne nous apprend rien de la bonne, ni de la mauvaiſe fortune ; mais les ſuppoſitions des Aſtrologues, peuvent quelquefois conduire à l'une ou à l'autre.

Les Eclipſes & les Commettes n'épouvantent que le vulgaire.

Le Tonnere peut nous effrayer ſans être fait à ce deſſein.

Les Monſtres ne prédiſent rien, ils nous apprennent ſimplement que la Nature s'eſt écartée de ſa route par la rencontre de quelque obſtacle, que ſes proprès Loix lui preſcrivent.

Il y a plus de certitude, & plus d'avantage à ſçavoir ce que la Logique & la Morale enſeignent pour nous conduire, l'une à la Verité, & l'autre à la Vertu , que de ſçavoir diſcourir des myſteres de la Nature.

La Morale qui nous enſeigne nos devoirs & qui régle nos actions, pour arriver au bonheur , eſt ſans contredit la ſcience la plus importante.

L'exemple & la pratique, donnent du jour & de la force aux Préceptes de la Morale.

L'ignorance, le préjugé, l'erreur , la paſſion , quatre ſources de tout le déreglement des mœurs.

Nul ne peut paſſer pour heureux qu'après ſa mort.

Il faut que le bonheur ſoit éternel pour être parfait, & ce bonheur ne peut venir que de Dieu, & qu'à ceux qui pratiquent la Pieté & la Juſtice.

Le plus grand bien qu'on puiſſe poſſeder ſur la Terre, c'eſt la joye qui eſt le fruit d'une bonne & droite conſcience & qui convient à toutes ſortes de conditions.

Lorſqu'on ſuit ſa conſcience, quoyqu'errante, on eſt loüable de ſuivre ſon guide; & l'on n'eſt blamable, ni excuſable de la ſuivre dans ſon égarement.

La Regle de la conſcience, c'eſt ce qu'on appelle le Juſte, entre lequel & l'injuſte, il y a une réelle difference.

On appelle le juſte, tout devoir qui étant agréable à Dieu, & par conſéquent utile aux hommes, nous eſt préſent par la droite raiſon, comme tenant la place de Dieu.

La Loy eſt la regle du devoir, & le devoir ſe meſure par le pouvoir de la ſuivre.

La Sageſſe & l'utilité de la Loy, nous engagent à l'obſerver par prudence.

Le droit & la puiſſance du Legiſlateur, nous y obligent par devoir.

Rien n'eſt plus injuſte

qu'une justice trop exacte & trop rigoureuse.

Considerant les personnes & les circonstances, l'équité adoucit la severité de la Loy.

La vrai-semblance suffit pour le commerce de la vie & pour l'usage des choses, mais non pas quand il s'agit de droiture, d'équité & de justice.

Le même penchant qui nous porte invinciblement au bonheur, nous pousse aussi vers la verité & vers le bien, & nous éloigne de l'erreur & du mal.

La faculté de choisir, qui est la source de la loüange ou du blâme, a été donnée à

l'homme pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux premieres apparences du vrai, du faux, du bien, du mal, du juſte, de l'injuſte. L'homme eſt libre autant qu'il en eſt beſoin lorſqu'il ſçait ſuſpendre ſon jugement & ſes actions, pour ſe délivrer de ce qui l'empêche de faire un bon choix.

Nous ne ſuivons l'erreur & le mal, que ſous quelque fauſſe apparence qui nous attire.

L'amour propre reglé, ou le déſir & le ſoin innocent de nous conſerver & de nous perfectionner, c'eſt le premier fruit de la connoiſſance de nous-mêmes, l'ouvrage des

Préceptes moreaux, le but de toutes les Loix, la meſure des plaiſirs & des vertus.

Tout ce qui nous eſt vraïment utile, ſans nuire aux autres, eſt bon & licite.

Le Philoſophe travail le non pas à ſe dépoüiller de ſes paſſions, mais à les moderer.

C'eſt en broüillant le ſang, le cerveau, le jugement, que les paſſions broüillent le monde.

L'on eſt le maître, ou l'eſclave de ſes paſſions.

Les paſſions ne ſont ni ſi fréquentes, ni ſi fortes, dans ceux qui connoiſſent la juſte valeur des choſes.

La vertu c'eſt la force de

moderer nos paſſions & de nous acquitter de nos devoirs conſtamment & avec lumiere.

La vertu, la mere & compagne du bonheur, ne s'acquiert que par la connoiſſance & la pratique des préceptes de la morale.

La vertu eſt à elle-même, ſa premiere & ſa plus aſſurée récompenſe.

Le mérite, c'eſt de faire ce que l'on doit & en la maniere qu'on le doit.

Une action honnête, ou vertueuſe, c'eſt celle qui étant conforme à la raiſon, à la regle, au devoir, nous rend digne d'eſtime & d'honneur.

Les maximes de morale, ne ſe prenent pas à la rigueur.

Le milieu de la vertu ſe détermine, n'ont point par le compas d'un Géometre, mais par le jugement d'un homme prudent.

En faiſant trop peu de cas de ſoi-même, on ne pêche pas moins contre la juſtice, qu'en s'eſtimant plus qu'on ne doit.

La modeſtie fait le luſtre des préſens de la fortune & des dons de la nature, & des plus belles qualités, que l'étude, ou l'art peuvent nous procurer.

De toutes les offenſes qu'on fait à l'homme, le mépris eſt celle qu'il reſſent le plus vivement.

Mieux on connoît les hommes, moins on reſſent leurs mépris.

Plus un homme ſe connoît, moins il ſe porte à mépriſer les autres.

Nous donnons droit de nous mépriſer, à ceux que nous mépriſons injuſtement.

Ce n'eſt pas la condition qui doit rendre mépriſable, c'eſt la maniere de nous produire.

La haine, la colere, l'envie, attaquent & troublent les autres, à proportion de ce qu'elles nous agitent & nous troublent les premiers.

Le médiſant, le vindicatif & l'ingrat donnent des leçons

& des exemples contre eux-mêmes.

Le mensonge est condamné par ceux-mêmes qui aiment le plus à mentir.

Il y a plus de force & d'avantage à se vaincre soi-même, qu'à vaincre les autres ; & moins à faire une injure qu'a la supporter.

Sçavoir souffrir & se retenir, sont les deux plus grandes preuves du vrai courage.

L'homme de bien, fait par bonté & bien, ce qui est bon.

L'homme juste, fait par un principe de justice ce qui est juste.

Une mauvaise fin rend l'action mauvaise, mais une

bonne fin ne la rend pas toûjours bonne.

Le but de nos desseins, est dû à la justice ; les mesures, à la prudence ; les efforts au vrai courage ; la modération, à la temperance ; le succès, ordinairement au hazard.

En fait de mœurs, souvent l'apparence sert ou nuit autant que la réalité, & il est rare qu'elle se soutienne longtems sans cet appui.

Les premier & les vrais biens de l'homme, ne sont un mal pour personne, & sont véritablement à nous.

La science & la vertu, sont des biens qui s'accroissent en se communiquant.

Les principales richesses sont celles que le Philosophe porte avec soi, quoique sans biens.

Entre les mains d'un Philosophe, les biens de la fortune sont les aides, les ornemens & les instrumens de la vertu.

Qui a peu, & qui s'en contente, est plus heureux, que qui a beaucoup & en a besoin.

L'on vit en santé & en paix, l'orsqu'on vit sans excès & sans ambition.

On vit plus tranquillement, & l'on juge plus sainement des divers états de la vie, quand on considere non pas simplement comme on s'y conduit, mais comme on doit s'y

conduire, & que l'on contrepeſe les avantages & les déſavantages qui ſi trouvent.

C'eſt vivre en homme ſage, que de quitter ſes préjugés, moderer ſes paſſions, ſuivre les lumieres de la raiſon, & les regles de la conſcience.

Toute ſorte de bien cauſe du plaiſir par le ſouvenir, par la joüiſſance, ou par l'eſperance.

Le ſage ſe reconnoît au choix, à la recherche, & à l'uſage des plaiſirs.

C'eſt la ſageſſe, ou l'alliage de la ſcience & de la vertu, qui fait la véritable nobleſſe qui eſt à nous en propre.

Les hommes doivent ſur-

passer les femmes en sagesse & en vertu.

Il est aussi utile aux hommes, que les femmes ayent de la pudeur, qu'il est glorieux aux femmes d'en avoir.

La fréquentation sage & honnête des femmes, adoucit les mœurs des hommes, aiguise l'esprit & rend la Philosophie plus polie & plus aimable.

Qui se corrompt parmi les femmes, doit s'en prendre à lui-même.

Tout en iroit mieux si l'un & l'autre sexe apprenoit l'art de penser, de parler & de vivre.

Ce n'est pas un malheur

pour les femmes, non plus que pour la plûpart des hommes, de n'avoir part ni aux emplois publics, ni aux ſciences, non néceſſaires à tous.

La bonne conduite des familles demande & fait voir autant de vertus, que le gouvernement ordinaire des états.

Le devoir des enfans, eſt un retour & une dette fondée ſur le devoir & ſur les bienfaits des peres & meres.

Lorſque le pere & la mere s'acquittent chacun de leurs devoirs, l'obligation & le devoir des enfans, eſt également reciproque envers l'un & envers l'autre.

Pour ſe faire au goût de

tout le monde, il faut rendre à chacun, ce qu'il a droit d'exiger de nous.

L'amour ſe paye par l'amour, l'honneur par l'honneur, les ſervices par les ſervices, les bienfaits par une juſte reconnoiſſance.

L'amitié nous rend égaux, ſi nous ne le ſommes pas déja.

La crainte ou le récit des ſuperſtitions magiques, les entretiennent & les fortifient ; le mépris & le ſilence, les diſſipent & les détruiſent.

Si la trop grande crédulité des Peuples à l'égard des magiciens & des ſorciers, eſt digne de riſée, la cruauté de c s derniers eſt digne de châtiment.

Ordinairement le remede le plus propre pour les prétendus possedez, c'est de leur guérir l'esprit par le cerveau.

Plus on voit de Philosophes, moins on trouve de possedez & de magiciens.

Le meilleur gouvernement, c'est celui où chacun, selon son goût, trouve moins d'inconveniens, & plus d'avantages.

Heureux l'état dont les Chefs, ayant l'esprit Philosophique, favorisent ceux qui s'éforcent de l'acquerir.

Les Arts, les Sciences, les Etats suivent le sort de la Philosophie.

Les Gens sans études & sans

lettres

lettres, ſe poliſſent & s'enrichiſſent inſenſiblement, & la plûpart ſans y penſer, par les diſcours & par les ouvrages des Philoſophes & des Sçavans.

Il n'y a point de préjugés, ni plus communs, ni plus forts, ni plus opiniâtres, ni plus à craindre, que ceux qui contrediſent la Religion.

La démonſtration la plus certaine de l'exiſtence & de l'unité d'un ſouverain Eſtre, très-grand, très-ſage, très-heureux & très-bon, ſe tire de la contemplation exacte de nous-mêmes, & du monde.

La Philoſophie parle de Dieu, avec autant de retenuë, que de reſpect.

L'idée que nous avons de Dieu, n'eſt ni une impreſſion de la nature, ni une fixion de l'eſprit, c'eſt une ouvrage de réflexion.

Le mélange des biens & des maux, ne ſuppoſe point deux premiers principes.

Connoître Dieu auſſi parfaitement que chacun le peut connoître, publier & imiter ſes vertus, reconnoître ſes bienfaits, en bien uſer, obſerver fidelement la juſtice, c'eſt le premier & le véritable devoir de l'homme envers Dieu.

La véritable religion & le bonheur des hommes, ſont deux choſes inſéparables.

Le deſir d'étendre la vérité

& la religion, est par tout un désir loüable ; lorsqu'il est Philosophique, c'est-à-dire sincere, éclairé & reglé, accompagné de docilité d'équité, de douceur, de modestie & de paix, sans déguisement, sans fraude, sans chicane & sans impatience.

Toute pratique est vaine & superstitieuse, lorsqu'elle ne sert n'y à produire, n'y à nourrir, n'y à témoigner la véritable pieté.

La force peut faire mentir, mais non pas consentir.

L'épée attaque bien la personne, mais elle ne le fait pas toûjours périr.

L'ignorance dans l'examen

attribue immediatement à la çauſe premiere, pluſieurs effets que la Philoſophie attribue aux ſecondes.

Examiner autant qu'on eſt capable, c'eſt uſer de ſon droit & s'acquitter d'un devoir commandé.

Sans la Philoſophie, on ne ſçauroit ni paiſiblement, ni ſagement, ni ſolidement amener un homme de la barbarie à l'humanité, du vice à la vertu, de l'erreur à la vérité.

Le ſens commun eſt de tout païs & de tout ſexe, mais il ſe corrompt, ou ſe perfectionne ſelon le principe & la methode que l'on ſuit en raiſonnant.

La prévention & la passion, sont deux défauts très-dangereux.

Sans étude & sans travail, on ne sçauroit ni rien sçavoir, ni rien faire de beau, ni de grand dans le monde.

Qui n'est savant ou riche que pour soi, ne l'est qu'à demi.

La sagesse est plus durable & plus utile que la valeur.

L'étude des belles lettres éclaire l'esprit, donne des lumiéres, de la délicatesse & de l'agrément; la Philosophie donne de la solidité & de la justesse; le monde accoûtume à mettre en œuvre ce que nos lectures & nos méditations nous ont apris.

On ſe forme l'eſprit ſur les anciens & ſur les modernes, c'eſt proprement ſur ceux-ci qu'on ſe forme le goût.

Ceux qui écrivent ſont préſumez donner ce qu'ils ont de meilleur, mais l'examen ſeul juſtifie la préſomption.

Le nom de l'Auteur fait rechercher ſes penſées, mais ce ſont les penſées qui font eſtimer l'Auteur.

Il faut du jugement pour retenir une penſée à cauſe d'elle-même, il ne faut que de la mémoire pour la retenir à cauſe de l'Auteur.

La mémoire eſt le tréſor de nos lectures; le jugement les choiſit, les arrange & les employe.

L'ostentation a souvent plus de part aux citations que la prudence & le besoin.

L'affectation n'avilit pas moins les meilleures pensées, qu'elle ternit les plus belles actions.

La science nous fait plus d'honneur quand elle est naturelle.

Pour être original dans ses pensées, il ne faut point regarder celles des autres.

Une grande lecture faite à la hâte, peut nous remplir sans nous nourrir, & quelquefois nous faire passer pour riches sans l'être en effet.

Ni la Philosophie, ni les belles Lettres, ne sont affectées à

aucunes langues particuliéres.

La Philoſophie nous éclaire & nous guide dans l'étude des belles lettres, & cette étude fournit au Philoſophe de quoi s'exercer, s'enrichir & ſe parer.

Qui n'a pas puiſé dans la Philoſophie de juſtes idées de la vérité & de l'erreur, du vice & de la vertu, riſque d'en prendre de fauſſes par ſes lectures.

En liſant, le Philoſophe ſe précautionne contre lui-même, & contre l'Auteur.

Le trop de reſpect pour les anciens, aidé de la coûtume, de l'interêt & de la force, ſert à maintenir les erreurs & les ſuperſtitions qu'il a cent fois introduites.

La crédulité, la négligence, l'eſprit de parti, le faux zele, maladies de tous les ſiécles, peuvent avoir rendu les anciens, de même que les modernes, ou peu circonſpects, ou peu équitables, en raportant, ſoit les opinions, ſoit la conduite de leur parti, ou du parti contraire.

Souvent les termes, autant que les choſes, uniſſent ou diviſent même les Sçavans.

Differer d'expreſſion, ne paſſe que trop pour être oppoſé de ſentiment.

Le Philoſophe, l'homme d'eſprit & de paix, donne autant qu'il peut un ſens favorable aux penſées, aux ex-

pressions & aux pratiques d'autrui.

Pithagore avoit égard, ce me semble, aux bornes étroites de l'esprit & de la science, lorsqu'au lieu du titre de sage, il prit celui de Philosophe, qui signifie amateur de la sagesse.

Le principe de l'école de Pithagore, *le Maître l'a dit ainsi*, marque une authorité orgueilleuse dans le maître qui le souffre, & une déference outrée dans les disciples qui le suivent.

Le silence de cinq ans, que ce Philosophe imposoit à ses disciples nouveaux, étoit bon pour les rendre maîtres de leur lan-

gue, & pour leur aprendre à plus écouter, qu'à parler, & à beaucoup reflechir, pour bien penſer.

L'intemperance de la langue, nuit plus que celle de la bouche.

Ce qui eſt dit-à-propos, n'eſt ni trop court, ni trop long & fait toûjours plaiſir.

Ce ſilence Pithagoricien eſt trop long pour des gens que l'on veut inſtruire.

Pour connoître l'eſprit de ſes diſciples & pour cultiver leur raiſon, il faut leur donner une ſage & entiére liberté de propoſer ce qu'ils penſent & d'examiner ce qu'on leur propoſe.

Les queſtions du maître éclairent le diſciple, & les doutes du diſciple, inſtruiſent le maître.

Si Pythagore déconſeilloit de rechercher les emplois & d'y nommer, c'eſt qu'il trouvoit très-difficile de les remplir dignement.

Nul ne doit-être plus ſavant, que celui dont la ſcience doit être utile à tout un peuple.

Le Magiſtrat eſt l'homme & le pere du peuple, dont il achete l'amour, la reconnoiſſance & le reſpect par ſes veilles, par ſes ſervices & par bienfaits.

Quoi qu'aujourd'hui l'on

ſçache

ſçache plus & mieux que du tems de Socrate, néanmoins le plus ſçavant a lieu de dire comme lui : *je ſçais une choſe, qui eſt, que je ne ſçais rien.*

Tout ce que l'on ſçait comparer avec ce qu'on ignore, c'eſt comme un homme comparé avec le globe de la terre, ou comme la terre comparée avec toute la machine du monde.

On avoüe à Socrate, que la ſcience des mœurs eſt la plus importante de toutes ; mais la Phiſique plus parfaite aujourd'hui que de ſon tems, ſert trop à la ſocieté, & même à

la morale, pour la negliger comme il a fait.

Socrate ſouhaitant d'être beau au dehors, & au dedans, comprenoit que la beauté de l'ame & la beauté du corps s'entre donnent du relief.

Une belle ame adoucit la méchante mine, comme dans Socrate, & diminuë la laideur comme dans Eſope.

Sçavoir ſe demander à ſoi-même ce que l'on entend par tels ou tels mots, par telles ou telles choſes, c'étoit la methode de Socrate; methode très-propre à reconnoître par réfléxion, ce qu'il peut y avoir

d'obſcur, de faux, d'abſurde dans nos penſées.

Le prétendu Genie inſpirateur de Socrate, n'étoit autre choſe que ſon eſprit ſuperieur, ou qu'une de ſes fixions ingenieuſes accomodées aux prejugés, & à la ſuppoſition du vulgaire, pour authoriſer ce qu'on lui propoſe.

Attaquer de front les préjugés populaires, c'eſt s'expoſer à quelque diſgrace approchante de celle de Socrate.

Rentrer en ſoi-même, & conſiderer les idées, & les notions primitives qui ſe forment en nous inſenſiblement ſelon l'ordre établi par la ſa-

geſſe divine, c'eſt apparemment ce que Platon appelloit conſulter la ſageſſe éternelle.

Ceux qui ont bien recherché la vérité dans la nature, & dans l'hiſtoire, reconnoiſſent avec Démocrite, que la vérité eſt un tréſor caché au fond d'un puits, d'où il n'eſt pas aisé de le tirer.

Les paſſions voilent ſouvent de même que les préjugés, les vérités les plus ſenſibles, & les plus claires.

Souvent le gros des faits, même de notre tems, eſt fort incertain, leurs particularités & leurs circonſtances le ſont encore plus, & d'ordinaire

leurs motifs, & leurs causes sont des mysteres aussi cachés que les ressorts de la nature.

Heraclite & Démocrite ont peut-être donné à l'humeur, autant qu'à la raison ; l'un en pleurant de tout, & l'autre en riant de tout.

La vie humaine a deux faces, chacune excuse l'un, & condamne l'autre de ces deux Philosophes.

En cherchant le bien quel qu'il soit, tous les hommes cherchent le plaisir, de même qu'Epicure.

Le plaisir est le but de nos entreprises, l'aiguillon de la sagesse, l'exercice & le fruit

de la vertu, l'adouciſſement des maux, l'atrait de l'amitié & le lien de la ſocieté civile.

Que ceux qui prétendent, après Epicure, que le monde s'eſt fait par un haſard àveugle, nous expliquent par-là comment s'eſt formé le premier Moucheron.

On accorde aux Stoïciens, que tout ce qui arrive aux choſes purement corporelles & independantes de l'homme, eſt la ſuite neceſſaire & comme fatale de leur enchaînement & de leur nature; mais toûjours dépendant d'une volonté ſouveraine.

Ceux qui ſe laiſſent gouver-

ner par les préjugés, par les passions, par l'authorité & par l'exemple, sont les plus disposés à soutenir avec les Stoïciens la doctrine de la fatalité ou du destin; nonobstant ce qu'ils disent, & ce qu'ils font dans le commerce de la vie.

Si nos volontés dépendent d'un destin inévitable, comme le disoient les Stoïciens, à quoi bon tant recommander la sagesse & la vertu, comme ils faisoient.

Ce qu'ils ont dit de leur Sage exempt de passion & de douleur, étoit plus fanfaron que Philosophe.

La sagesse ne nous rend pas

insensible, mais elle regle nos sentimens.

Le Sage butte à n'avoir point de passions, pour parvenir à n'en avoir que de moderées; comme il vise au point de la perfection, pour avoir moins de défauts.

On peut gagner sur soi de ne se pas plaindre de la brûlure, mais non pas de ne la point sentir.

Reprendre le vice en mordant, & avec insulte, à la maniere des Ciniques, ce n'est point le guérir, c'est éviter le mal, aigrir le malade, & faire haïr le remede & le Medecin.

La Satyre peut obliger les vicieux, du moins à ſauver les apparences.

La prudence & la modeſtie ſont le ſel de la correction.

Les gueux de profeſſion, tels qu'étoient les Ciniques, ſont des frelons pareſſeux, qui dérobent la récolte des Abeilles laborieuſes.

Pour n'être point à charge, l'homme d'honneur tache de vivre aux dépens de ſa bouche & de ſes mains.

Ce n'eſt pas la pauvreté qui nous fait ſage, les haillons des Ciniques ne contribuent ni à la tranquilité, ni à la modeſtie.

Quiconque méprise en Cinique la pudeur, la bienséance, la propreté, les arts, les sciences, méprise le genre humain, & ne merite que son mépris.

Diogene se montre plus grand qu'Alexandre, en ne voulant rien de lui, si non qu'il se détourne un peu, & ne lui ôte pas le Soleil.

N'avoir besoin de ses Sujets, que pour les rendre heureux, c'est être grand Prince.

La Passion de dominer sur les hommes est violente, à proportion de l'empire qu'elle a sur nous.

Diogene allant un jour en

plein midi la lanterne à la main par la grande place d'Athénes, disoit, *je cherche un homme*, donnant à entendre que ce qui fait l'homme, ce n'est ni l'esprit, ni le corps; mais le bonheur de l'un & le bon usage de l'autre, ce qui se trouve rarement.

Le même exposé en vente crioit, *qui veut acheter un maître.*

L'homme sage connoît son prix, & n'a point tort de le dire dans le besoin.

Ceux qui comprennent ce que coûte la sagesse, & ce que vaut un homme sage, l'achetent au poids de l'or.

Auſſi Alphonſe, Roi d'Arragon, diſoit, un Prince ſage que la ſcience ſeule ſeroit capable de le rendre pauvre, parce qu'il donneroit tout pour l'avoir ſi elle ſe vendoit.

Les Pyrrheniens ont pû dire, qu'ils doutoient de tout; mais on a raiſon de douter qu'ils ayent parlé ſincerement.

Il eſt de la prudence de ne donner que la moitié de ſon eſprit, ſur tout aux opinions de Phyſique, & en réſerver libre une autre moitié, pour y admettre le contraire, s'il eſt beſoin.

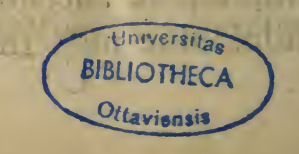
Douter avec Deſcartes pour

bien ſçavoir, c'eſt comme éprouver tout pour bien choiſir.

Commencer par ſe demander à ſoi-même, pourquoi l'on a crû, & pourquoi l'on doit croire; ce qui paroît le plus évident, & le plus certain, c'eſt vouloir s'aſſurer du caractere de l'évidence, & la certitude propre à quelque choſe par un libre & judicieux examen fondé ſur une juſte défiance, c'eſt la methode moderne, à laquelle on doit l'état préſent & floriſſant des ſciences & des arts, de la Philoſophie ancienne, à la Philoſophie moderne,

c'eſt paſſer de la privation à la réflexion, de la ſervitude à la liberté, de l'obſcurité à la lumiere, & ſe placer dans le point de vûë, où le théâtre de la nature nous montre une décoration d'une ſimplicité & d'une magnificence plus glorieuſe pour ſon Auteur, que la bigarure & la confuſion que l'on y voit dans une autre ſituation.

FIN.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé *Sentimens nouveaux*, ou *Préceptes ſur la Grammaire, la Rhétorique, la Poëtique & la Philoſophie*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris le 25. Octobre 1727.

CHERIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par ſa grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amée ELISABETH-GENEVIEVE GODIN, Petite-Fille de la Veuve de NICOLAS OUDOT, Libraire à Paris; Nous aïant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuſcrit

qui a pour Titre : *Sentimens nouveaux*, ou *Préceptes sur la Grammaire, Poëtique, Rhétorique*, *&c.* qu'elle souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modéle sous nôtredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Roïaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; comme aussi à

tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, n'y d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de Titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans

le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes Aïans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie deſdites préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée ; & qu'aux Copies colationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secrétaires foy ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir.

DONNE' à Paris le ſeptiéme jour du mois de Novembre, l'an de Grace mil ſept cent vingt-ſept, & de notre Regne le treiziéme. Par le ROY en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 17. fol. 17. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. *Février* 1723. *A Paris, le vingt-huit Novembre mil ſept cent vingt-ſept.*

BRUNET, *Syndic.*



